

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

“C'est par son caractère national et son goût du terroir qu'une littérature est grande et respectable. Ce n'est qu'alors qu'elle passe du niveau d'exercice d'école à celui d'expression de l'âme d'un pays.”

C.-A. HENRY,  
Ministre de France au Canada.

## AU BORD D'UN LAC



Bientôt “nous irons nous promener dans l'île” ou sur le bord d'une rivière laurentienne.

# Réfrigération Electrique



Faites un placement dans  
une

## GLACIÈRE ÉLECTRIQUE

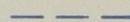


Elle se paye par elle-même en aliments  
conservés et en commodité.

## REDIGER son TESTAMENT

*est la chose la plus importante de la vie  
Avez-vous pensé au vôtre?*

Consultez-nous



Société d'Administration et de l'fiducie

*Administatrice et fiduciaire*

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

Tél.: 2-7028 140 Blvd. des Fossés

**Thomas Robertson & Company**  
LIMITED

*Appareils de Plomberie et Chauffage*

## CHARLES DELAGRAVE

Notaire de la Cité de Québec  
EDIFICE SUN TRUST

132, St-Pierre,

Tél.: 2-1912

Téléphone: 3-2503

## ALBERT BROUSSEAU

— SPECIALITES —

REPARATION DE RADIOS

Ouvrage garanti et toutes pièces de rechange.

47, COTE D'ABRAHAM, QUEBEC

CHARBON

## MADDEN & SON LIMITED

ETABLIE EN 1870

Importateurs et Marchands

ANTHRACITE  
AMERICAIN  
LE  
FAMEUX  
READING

61 RUE ST-JOSEPH  
Tél.: 4-3578

ANTHRACITE  
GALLOIS  
BUCKWHEAT  
No. 1  
"PASCOE"

Téléphone: 3-0806

## LUCIEN THIBAudeau

EMPAILLEUR - TAXIDERMISTE

Toutes Spécialités

Une visite est sollicitée

104, RUE DES FOSSES, QUEBEC

Maison Fondée  
en 1845

Téléphone No 2-2119

283, Rue St-Vallier

## GERMAIN LEPINE LIMITEE

Manufacturiers d'Articles Funéraires

— SERVICE D'AMBULANCE —

DIRECTEURS DE FUNERAILLES ET EMBAUMEURS  
QUEBEC, Canada

VIENT DE PARAITRE :

**"Robert GIFFARD, Seigneur  
Colonisateur au  
Tribunal de l'Histoire"**

Cette brochure contient une thèse historique de première importance. Rédigée à la portée de tous. Identification positive de Giffard comme étant l'âme de l'émigration percheronne du XVIIème siècle.

*En vente chez l'auteur :*

\$0.50 L'UNITE (0.55 FRANCO)

**T. E. GIROUX,**

70, RUE ST-PAUL, QUEBEC

LA CIGARETTE DUCHESSE est le choix des grands fumeurs.

ADMINISTRATION:

M. Eudore Caron  
Président

Mlle G. Caron  
Secrétaire

JEAN A. DIONNE,  
Gérant

BUREAU:

5, rue Vallière  
QUÉBEC.

# LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

## Le Terroir, Limitée

5, rue Vallière,

-:-

Téléphone: 4-4551

REDACTION :

ALPHONSE DESILETS

Président.

G.-E. MARQUIS

Gérant.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 5, rue Vallière, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

### LA CAISSE D'ECONOMIE

de

NOTRE-DAME  
de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La  
seule Banque  
d'Epargne à  
QUEBEC

## Sommaire

	Pages
Le Grand Ménage, G.-E. Marquis . . . . .	2
D'Un Mois à l'Autre, D. Potvin . . . . .	4
Le peintre Kreighoff . . . . .	6
Quelque Chose à Apprendre, G.-E. Marquis . . . . .	9
Les Echos, H. Philippon . . . . .	11
Le Folklore, Léo Roy . . . . .	12
Les Livres de Chez Nous . . . . .	14
Le Jardin Zoologique de Québec, Dr A. Brassard . . . . .	16

Désirez-vous un MEUBLE fait sur ordre; qu'il soit d'un genre MODERNE ou de PERIODE. VOYEZ:

### E.-A. ROUSSEAU

LE MEUBLIER

et soyez assuré d'avoir satisfaction.

158, rue du Roi

Tél.: 4-4366

### BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Toutes opérations de  
banque et de  
placement  
563 bureaux au  
Canada  
13 succursales à  
Québec.

Notre personnel est  
à vos ordres.

POUR UNE CIGARETTE DOUCE, SAVOUREUSE, DEMANDEZ LA DUCHESSE. FUMEZ LA DUCHESSE et CONSERVEZ LES MAINS DE BRIDGE. ECHANGEABLES CONTRE JOLIES PRIMES.

# LE TERROIR

## REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUEBEC

Vol. XV — No 12

— BUREAU, 5, rue Vallière, QUEBEC —

Mai 1934

### LE GRAND MENAGE

*A la campagne, quand arrive la Procession de la Fête-Dieu, l'on s'empresse, dans les villages, de faire le grand ménage. L'on veut que tout soit resplendissant de propreté, de verdure et de fleurs; les maisons pimpantes; les clôtures rafraîchies et les haies taillées. Puis, la veille du grand jour où l'Homme-Dieu doit être promené en triomphe, l'on rivalise d'ardeur pour planter des arbres tout le long du parcours de la procession et, devant les demeures et au-dessus des rues, mille drapeaux et oriflammes claquent au vent. A différents endroits de l'itinéraire pavoisé, l'on dresse des reposoirs et c'est un grand honneur que de préparer cet autel pour y recevoir l'Auteur de tous les biens.*

*Nous félicitons nos compatriotes de cet esprit de foi, car c'est un hommage bien mérité que celui qu'ils rendent au Divin Créateur, au moment où l'on confie à la terre la semence qui devra, quelques mois plus tard, donner les fruits abondants dont les êtres humains et les animaux domestiques se sustenteront pendant la saison rigoureuse.*

\*

\* \*

*D'ordinaire, nos villages ruraux sont bien entretenus et respirent la propreté. Professionnels, rentiers et artisans savent donner à leurs demeures respectives un cachet particulier dont la variété n'est pas sans harmonie, et qui proclament non seulement l'aisance mais la joie de vivre au milieu de choses agréables, comme une maison propre, des parterres couverts de gazon, des plates-bandes remplies de fleurs et une tonnelle enveloppée de plantes grimpantes où les amoureux vont parfois, le soir, roucouler en brochant des rêves.*

*Et s'il y a des villages qui se font remarquer tout particulièrement par leurs belles rues nivelées et bien alignées, garnies de jolies maisons au style canadien, espacées les unes des autres, afin que l'on cultive sur chaque lopin de terre des fleurs, des plantes, des légumes et des légumineuses, ce sont les villages plutôt éloignés des grands centres. L'on y trouve, presque partout, non seulement de bonnes rues, mais des trottoirs de ciment, la lumière électrique sur les places publiques et à l'intérieur des demeures.*

*Et, quand on approche de villes quelque peu considérables, l'on trouve souvent des villages dont l'aspect est plutôt lamentable et qui créent une bien mauvaise impression sur les étrangers qui les traversent. Ne dirait-on pas que l'esprit de progrès et d'ordre est en raison inverse de la proximité des agglomérations urbaines ?*

*Fréquentez, au cours de vos randonnées prochaines, les Cantons de l'Est, la Beauce, la vallée de la Matapédia, le Lac-St-Jean, le nord de Montréal et quelques autres endroits du genre, et vous m'en donnerez des nouvelles.*

*On dirait, par contre, que les paysans demeurant près des grandes villes sentent moins le besoin de créer, chez eux, des villages attrayants. L'instruction y est aussi moins prise et les manières plus frustres; bref, l'âme y est plus terre à terre, si l'on peut dire.*

Qui nous expliquera cette étrange mentalité et pourquoi faut-il que l'on soit plus arriéré dans un rayon de vingt-cinq milles d'une grande ville, que dans les endroits isolés à cent, deux cents et trois cents milles des grands centres ?

Quoi qu'il en soit, nous prions tous ceux qui ont une habitation le long des routes nationales et des grandes voies de communication entre les Etats-Unis et les provinces voisines, de soigner les abords des routes et de profiter du printemps pour faire un grand ménage. Sachons donner à nos campagnes un air de propreté, d'aisance et même de bon goût qui ne peut que contribuer à nous faire apprécier davantage par les nombreux visiteurs qui viennent de l'étranger prendre contact avec la province française du Canada.

Il en coûte pourtant bien peu pour redresser les clôtures, planter des arbres le long des routes, nettoyer les abords de la maison, du hangar, de la grange, corder le bois de chauffage, remiser les voitures d'hiver, blanchir la clôture du jardin, de même que celle qui entoure la maison, rafraîchir tous les bâtiments, mettre des fleurs un peu partout. Bref, donner un aspect de bon goût, de fraîcheur, de jeunesse qui exige bien peu de dépenses ou d'efforts physiques. Tout cela rehausse considérablement le paysage et le panorama pour ceux qui défilent le long de nos grandes artères.

Il y a des choses qui crèvent les yeux et nous font passer parfois pour plus sauvages que nous ne le sommes. Ainsi, le long de certaines routes, les clôtures, près des maisons, et les galeries sont garnies de tapis, de couvertures et de mille et un travaux domestiques dont bien peu méritent d'être exhibés, si ce n'est pour montrer des tissus plus rustiques que ceux fabriqués par nos indiens. L'on remarque encore à bien des devantures de maisons de campagne, des produits que l'on met en vente, comme, par exemple, du pain de ménage, du sucre d'érable, des fruits, et le tout exposé à la poussière, aux mouches et à toutes les saletés qui se promènent librement dans l'air, parce que soulevées par le passage des véhicules-moteurs.

Enfin, quand débarrassera-t-on la côte de Beaupré de ces nombreux chiens attelés à de petites charettes, chiens que l'on affuble bien souvent de larges lunettes et d'un brûle-gueule qu'on les oblige à tenir entre les dents, en leur attachant les deux mâchoires ? Rien de plus disgracieux que toutes ces choses qui dénotent, chez nous, un esprit de mercantilisme outré qui fait que, pour décrocher quelques sous des passants, l'on est prêt à faire toutes les bassesses et à s'afficher comme des gueux qui ont sans cesse besoin de tendre la main comme des mendiants espagnols ou italiens.

\*

\* \*

Donc, plus de propreté, plus d'ordre, plus de verdure, plus de fleurs et aussi plus de dignité, de fierté et de distinction dans toutes nos façons de nous afficher auprès des étrangers.

Après avoir rendu un hommage bien mérité au Divin Créateur lors de la Grande-Procession, sachons aussi faire une toilette plus générale, même en dehors des villages, pour recevoir dignement aussi les centaines de mille visiteurs qui ont déjà laissé, chez nous, dans la province de Québec, jusqu'à \$70,000,000 par année. Soyons pratiques en assurant la pérennité du tourisme rémunérateur.

Mais surtout soyons fiers de nous afficher partout comme habitants de la seule province française du Canada, puisque c'est à cause de cette particularité que les étrangers viennent de si loin nous visiter. Non seulement il faut que toutes les enseignes, les pancartes, les panneaux-réclames soient partout, sur nos hôtels, nos garages et ailleurs, libellés en français, mais l'on devrait exiger de ceux qui veulent annoncer un produit chez nous, l'emploi de notre langue tout d'abord. Qu'on envoie tout simplement paître ceux qui voudraient nous imposer une langue qui n'est pas celle de la grande majorité de la province de Québec.

Pourquoi ne pas faire, dans chaque village, dans chaque paroisse de la Province, dès le printemps, un inventaire de toutes ces affiches, de toutes ces enseignes et de tous ces panneaux-réclames où l'on a oublié que, chez nous, c'est le français que l'on parle, pour les repeindre à neuf, les remplacer ou tout simplement leur donner le coup de grâce, si des récalcitrants veulent nous imposer leurs vues jusque chez nous ?

Avons-nous encore assez de fierté, d'orgueil et d'amour-propre, dans le bon sens de ces trois mots, pour nous révolter parfois, et nous afficher maîtres chez nous ?

G.-E. MARQUIS,

## D'UN MOIS A L'AUTRE

*L'arrivée de Jacques Cartier à Terre-Neuve où il est un peu chez lui. — Le lieutenant gouverneur est parti; vive le lieutenant gouverneur! — Les Rogations.*

Par Damase POTVIN

Le 10 mai, il y avait exactement quatre cents ans que Jacques Cartier, parti de Saint-Malo, le 20 avril aperçut la terre pour la première fois depuis son départ. C'était le Cap Bonavista appelé ainsi par les Portugais et dont les glaces protégeaient encore les abords. L'équipage de Jacques Cartier, comme on le sait, était composé de soixante-trois hommes repartis sur le "Courlieu", et un galion, deux navires de soixante tonneaux chacun. Cartier doubla le cap et tourna au sud pénétrant dans une large baie qu'il appela Baie Sainte-Catherine du nom de sa femme Catherine des Granches. C'est, aujourd'hui, "Catelina Harbour". Pourquoi?... Voilà un exemple des vols de noms que l'on a faits aux découvreurs de notre pays. Ne serait-il pas juste de profiter des prochaines fêtes du quatrième centenaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier pour restituer à ce dernier au moins les noms qu'il a donnés lui-même aux accidents géographiques du pays qu'il découvrait, qu'il donnait à la civilisation chrétienne et qu'on lui a odieusement volés dans la suite?

Lorsque Cartier pénétra dans la Baie Sainte-Catherine de Terre-Neuve le temps était mauvais. Le vent soufflait par bourrasques continues sur la mer. Il se mit à l'abri du havre pour raccourcir ses navires. Il resta là dix jours. Le 21, il fit lever l'ancre et fila, cap au nord. Il passa par l'Île-aux-Oiseaux qu'il nomma lui-même ainsi. Aujourd'hui, c'est "Funk Island". Pourquoi encore une fois? Encore un nom volé au Découvreur qui avait gagné pourtant qu'on laissât les choses telles qu'il les avait trouvées et baptisées...

Et l'"Île-aux-Ouaiseaulx" était bien nommée. Il y nichait alors des groupes innombrables d'oiseaux de mer de toute espèce : des pingouins, des fous de Bassan, des "margaulx", des cormorans. Il y en avait partout dans l'air, au-dessus de l'île, au large, sur tous les points de la rose des vents; ils volaient au-dessus du "Courlieu" et s'en approchaient de très près, gloussant et sauvages.

Jacques Cartier, à cette période de son premier voyage, voit aussi dans ces parages, des ours blancs qui nagent dans la mer; des ours bruns aussi. Les matelots salent quatre ou cinq "pippes" de grands pingouins pour augmenter les provisions. Ils chassent des ours avec succès.

Les deux navires piquent toujours vers le nord. Ils pénètrent dans la "Baie des Chateaulx" comme était alors nommé le Détroit de Belle-Isle. Ils atteignent la côte du Labrador, sombre dédale d'îles, d'îlots et de rochers, de détroits où Cartier ne voit que "rochers mal rabottez" car, dit-il, "en toute ladite coste

du nort je n'y vy charretée de terre". Puis, il voit la petite Ile Verte où quatre siècles plus tard, un avion, venant par l'air, de l'Europe, au-dessus de la "Mer Ténébreuse" atterrira pendant une nuit de tempête, après vingt-quatre heures de vol quand le "Courlieu" a pris vingt jours pour se rendre à Terre Neuve.

A Terre-Neuve, dans la Baie Sainte-Catherine, Jacques Cartier, peut-on dire, est un peu chez lui. Car, depuis longtemps, bien avant la découverte d'une partie de la côte de Terre Neuve par les Anglais et les Portugais, de Gaspar Corte Real envoyé par le roi Manoel, sur deux caravelles, pour faire concurrence à Jean Cabot, les Bretons et surtout les Malouins possédaient le "secret de Terre Neuve" "que tous les peuples rivaux d'alors cherchaient à percer et qui fut le point de départ des découvertes de Jacques Cartier. Sur les falaises de Paimpol, pendant la jeunesse de Jacques Cartier, les moines disaient toucher "depuis sixante ans", — l'acte était du 14 décembre 1514, — la dime levée sur les morues et les merlans" tant en la coste de Bretagne, Terre Neufve, Islande que ailleurs".

Même donc après avoir franchi pendant plus de vingt jours, les immensités de la "Mer Ténébreuse", Jacques Cartier pouvait donc se sentir chez lui dans les parages de cette mystérieuse Terre Neuve. Il était un autre "Terre-Neuva", parmi tous ceux qui depuis sa jeunesse s'en allaient à la pêche aux morues sur les grands bancs...

\* \* \* \*

Le lieutenant-gouverneur est parti, vive le lieutenant-gouverneur!... Voilà ce qu'on a pu entendre à Québec au cours de mai. Si le lieutenant-gouverneur mourait, on entendrait : le lieutenant-gouverneur est mort, vive le lieutenant-gouverneur! C'est que, presque automatiquement, un lieutenant-gouverneur succède à un lieutenant-gouverneur. On attend moins longtemps la nomination d'un lieutenant-gouverneur qu'on attend celle d'un Conseiller Législatif pour remplir un fauteuil vacant à la Chambre Haute. On attend si peu que le protocole vice-royal exige cette cruauté morale que, à la mort d'un représentant du roi dans la province, le nouveau lieutenant-gouverneur doit suivre le corbillard de son prédécesseur. Et cette promenade du nouveau en tête de "ceux qu'on remarquait dans le cortège" est pleine de pensées tristes et mélancoliques pour le nouveau chatelain de Spencerwood. Le protocole ne peut pas être plus cruel.

**LA CIGARETTE DUCHESSE est le choix des grands fumeurs.**

Mais tournons-nous vers un côté plus brillant et plus joyeux de Spencerwood. Quand le brillant et fastueux comte D'Elgin, comme un roi, y tenait ses leviers alors que le château québécois portait le nom de Powell Place, du nom de son premier propriétaire, le général Henry Watson Powell, ce gouverneur anglais, malgré toute sa bienveillance pour nous, ne pouvait prévoir que parmi ses successeurs, se trouveraient de nombreux gouverneurs d'extraction française, car dans la société anglaise du temps on était bien d'avis que Vaudreuil avait pour toujours clos la brillante phalange des Champlain, des Montmagny, des Frontenac, des Longueuil et de tant d'autres... En effet, une trentaine d'années plus tard, le premier de nos lieutenants gouverneurs était un Canadien-français qui recevait à Spencerwood, en 1870, le fils de son Souverain, Son Altesse Royale le prince Arthur.

Que voulez-vous, Spencerwood, comme toutes les anciennes villas anglaises de la banlieue de Québec, le long des Chemins Sainte-Foy et Saint-Louis, a dû se "refranciser"...

Ainsi que plusieurs villas royales d'Angleterre et de France, Spencerwood a eu ses alternances de grandeur, de splendeur, d'isolement et d'abandon. Ce castel est devenu la propriété du gouvernement de la province de Québec au temps de la Confédération, par don de la Puissance du Canada, à la condition expresse que cette demeure continuerait, comme par le passé, sous les Elgin et les Craig, d'être la résidence vice-royale de la province française du Dominion. Mais alors l'étendue de la propriété fut réduite de la moitié et elle est loin d'être, aujourd'hui, ce qu'elle était du temps, par exemple, de M. Henry Atkinson, riche négociant de Québec qui l'achetait du Très Honorable Spencer H. Percival, parent de l'honorable Michael Percival, membre du Conseil Exécutif et du Conseil Législatif et qui lui donna le nom de Spencerwood.

C'est sous les Percival, qui vécurent de façon très distinguée, que furent inaugurées les brillantes réceptions qui eurent Spencerwood pour théâtre et dont Québec garda longtemps le souvenir. Alors, Spencerwood comprenait la propriété voisine, Spencer Grange.

C'est au sein d'un coin grandiose de la nature québécoise, au bord d'une falaise qui domine le fleuve, que s'élève le château de Spencerwood, peu remarquable, à la vérité, du côté architectural, mais d'un pittoresque et d'un confort dignes des temps de la Féodalité. L'historique Ruisseau Saint-Denis, par où le général Wolfe atteignit les hauteurs des Plaines d'Abraham, borne le domaine à l'est tandis que le Ruisseau Belle-Borne, au temps de M. Atkinson, était la ligne de démarcation entre Spencerwood et Woodfield qui fut, en 1731, la villa de Monseigneur Dosquet, évêque de Québec, qui lui donna le nom de Samos. L'extrémité est de la propriété est ornée d'un petit cap où on a érigé un belvédère d'où la vue sur le fleuve est ravissante.

Et c'est donc au sein de cette belle nature, en ce coin historique par excellence, à quelques arpents de l'endroit où s'est joué le sort des deux grandes nations qui se disputaient le Canada, que la munificence du gouvernement canadien a assuré à nos lieutenants-

gouverneurs une résidence véritablement féodale, tout en épargnant à notre province les frais de construction d'un château qui, dans le temps, nous eut coûté plusieurs centaines de mille dollars.

\* \* \* \*

Nous avons célébré, en mai, les jours saints des Rogations. Sur la route sèche, sous le ciel gris, les bottes claquent car, dans certaines de nos paroisses québécoises- on fait encore, au dehors, sur la grande route de l'Eglise ou dans le Grand-Rang, la procession des Rogations. Malheureusement, c'est une belle et pieuse tradition qui s'en va comme tant d'autres à vau l'eau. Mais elle persiste, autrement qu'en souvenir, dans quelques-unes de nos paroisses et, chaque matin des Rogations, on voit la procession s'acheminer sur la route, les paroissiens, hommes, femmes, vieillards et enfants, suivant leur curé, les chantres et les enfants de choeur dont les surplis blancs battent au vent qui apporte, jusqu'au village, par saccades, le chant sacré des litanies des saints : "Sancta Dei Genitrix ! Sancta Virgo Virginum ! Ora pro nobis !" ... O Mère de Dieu, notre Mère, soyez douce aux pauvres enfants que nous sommes, petits et grands, jeunes et vieux. Priez pour nous, Vierge des Vierges !

La Croix vient en avant et on la voit comme un éclair d'argent à travers les arbres de la route encore gris et dénudés. Une bannière tremble et s'incline sous l'effort passager de la brise; puis se redresse, fière et haute. La forte main de son porteur, élevée le long de la hampe, se montre, un instant, et redisparaît. On entend bruire des pas. Ca et là, au rythme de la marche, des têtes, brunes, grises, blondes et blanches, vont et viennent. La voix des chantres est, tantôt forte, éclatante, tantôt, comme assourdie et étouffée : "Sancte Michael ! Sancte Raphael ! ... Orate pro nobis ! ..." Elle est délicieuse au coeur, cette prière matinale, égrenée dans l'air pur du prime-printemps, en litanies sereines, sur la campagne qui va reflurir dans quelques jours. Que de naïveté, de grandeur et d'amour ! Quelle humilité noble ! Quel sens de l'éternel ! Ces litanies des saints sont le cantique de la terre : anges, archanges, patriarches, prophètes, martyrs, confesseurs, vierges, saintes femmes, toute l'Eglise triomphante est appelée à la bénir, la terre. Tous les fléaux qui pourraient la stériliser sont conjurés par la supplication confiante : "De tout péché, de la colère et de la haine, de la guerre et de la famine, délivrez-nous, Seigneur ! Tous nos besoins sont rappelés, donnés pour tâche à sa tendresse : "Pour que vous donniez et conserviez les fruits de la terre, nous vous prions, Seigneur, exaucez-nous !

Et on s'en va par les chemins, souvent loin, très loin, perdant de vue parfois le clocher de l'église, où la cloche continue, à l'unisson des voix lointaines, son chant de bronze...

De belles choses ont été écrites sur les Rogations, ces "semeuses de prières", depuis douze siècles qu'on les célèbre dans les pays catholiques encore que les rigueurs des observances primitives aient depuis longtemps disparu, mais nous croyons que l'une des plus belles pages qui aient encore été publiées sur ce pieux sujet est une lettre pastorale écrite, en 1917,

(Suite à la page 10)

# LE PEINTRE KREIGHOFF

M. Marius Barbeau, de la Galerie Nationale du Canada, à Ottawa, publiait, récemment, dans la "Presse", de Montréal, un article très élaboré sur la vie de Kreighoff et son oeuvre comme peintre.

Les cadres de notre revue ne nous permettent pas malheureusement de reproduire en entier la peinture que fit M. Barbeau de la carrière romantique et mouvementée de cet artiste né à l'étranger, mais qui devint l'un des nôtres et qui a été le précurseur de notre école moderne de peinture.

Le printemps dernier, l'on pouvait voir à la Montreal Art Association, rue Sherbrooke, Montréal, une exposition rétrospective des oeuvres de Kreighoff, bien que la plus grande partie de ses tableaux soient aujourd'hui à l'étranger et que leurs propriétaires ne se soucient guère de les envoyer se balader aux expositions.

M. Barbeau a retracé au delà de 400 tableaux du célèbre peintre de chez nous, mais un autre chercheur affirme que c'est là tout au plus la moitié du nombre de tableaux que Kreighoff a signés.

Mais voyons rapidement quelle fut sa carrière de bohème avant de se fixer à Québec en 1853.

Avant d'arriver à Longueuil, vers 1840, le jeune Hollandais, — puisqu'il est né à Amsterdam, en Hollande, — avait parcouru une partie du monde. A deux reprises, il fit partie de l'armée américaine. Nous le trouvons ensuite à Longueuil, après avoir traversé la frontière. Et ce sont les beaux yeux d'une Canadienne française du nom de Louise Gauthier qui le déterminèrent à choisir Longueuil comme nouveau pied à terre. Le père Gauthier dit St-Germain l'hébergea pendant plusieurs années. Kreighoff était un joyeux copain qui avait tous les talents, en plus celui de peindre, et qui savait fort bien amuser une nombreuse compagnie par ses chants et ses danses. A Longueuil, il se met au mieux avec les principaux citoyens de l'endroit, de même qu'il est aussi populaire avec les gais lurons du village, qui ne manquent pas une occasion de prendre "un petit coup". Un grand nombre de ses tableaux sont inspirés de la nature et des habitants de Longueuil et des alentours, et ses meilleurs amis figurent au premier rang, de même que celle qu'il avait choisie pour compagne, un peu en marge du protocole, et sa fille Emilie pour qui il eut toujours beaucoup d'affection. Le besoin incessant de bougeotte l'amena un jour à Montréal, au Pied-du-Courant, à Beaver Hall, croyant qu'en s'approchant du grand monde il ferait plus facilement fortune, mais c'est là où il se trompa grandement et il dut, peu de temps après, pour ne pas crever de faim, se mettre en service chez un peintre d'enseignes.

Un bon jour, il fit connaissance avec John Budden, qui lui conseilla de venir s'établir à Québec.

Nous laissons ici la parole à M. Barbeau, mais non sans le remercier, tout d'abord de nous avoir permis de reproduire une partie de son étude, ainsi que la "Presse", qui a bien voulu nous gratifier des clichés

de quelques dessins originaux, dont l'un représente Kreighoff, en 1859.

G.-E. M.

Il était grand temps que John Budden arrivât de Québec, en 1853, et prît en main les affaires de son nouvel ami Kreighoff.

"Ces marchands de Montréal", lui dit-il, "n'ont cure que de leurs recettes. Ils méprisent les arts, ce qui ne fait pas l'affaire des artistes. Il en est tout autrement de l'élite de Québec, qui est raffinée, en éveil.

"Les constructeurs de navire et les marchands y sont toujours en vedette; ils battent monnaie dans le commerce du bois avec les vieux pays. Mais il y a aussi la nouvelle génération, qui sait comment faire rouler les écus! Attendez plutôt que je vous présente James, Chris et John. Ces gaillards aiment la vie des bois; et en hiver, ils sont friands des plaisirs de la ville.

"N'oubliez pas surtout que le Gouverneur du Bas-Canada a ses quartiers généraux à Québec. Les officiers de la Garnison, stationnés à la Citadelle, sont des fils de bonnes familles anglaises, et ils ont de la fortune. Du premier jusqu'au dernier ils sont de gais lurons. On les trouve partout en quête de divertissements, en ville et jusque dans les auberges, à la campagne".

Nul pays au monde ne convenait mieux à l'artiste et au bohème qu'était Kreighoff; tôt il le comprit. Il n'eut d'ailleurs jamais lieu de changer d'opinion. Québec en était encore au régime du bon vieux temps, au coeur même de la Nouvelle-France aristocratique.

## KREIGHOFF A QUEBEC

Budden reçut Kreighoff à Québec comme s'il eût été un proche parent; il était l'homme de son choix. Fier de lui, il le présentait à ses amis, qui lui firent bon accueil. Ils ne tardèrent pas à se rendre tous ensemble aux Chûtes Montmorency, où Lord Monck, le gouverneur, se promenait en carrieole avec sa suite. Les citadins se livraient aux ébats coutumiers du carnaval, aux alentours du fameux Pain-de-Sucre — la pyramide de glace qui se formait l'hiver au pied des chûtes. Kreighoff, inspiré par cette vue féerique, se mit aussitôt à l'oeuvre; il en fit le sujet de ses premières compositions québécoises.

## A LA JEUNE-LORETTE

Les nouveaux amis se rendirent ensuite à Lorette, où les sauvages, de même race qu'à Caughnawaga, habitaient un pays encore plus pittoresque. Avec des guides hurons ils se rendirent en raquettes au lac Saint-Charles. Budden, tout comme Kreighoff, s'adonnait aux sports; bon tireur et excellent chasseur, il pouvait suivre le gibier à la trace, dans les bois. Les Laurentides foisonnaient en vie sauvage, au seuil mē-

me de leur cabine. Mystérieuses et grandioses, elles les invitaient à pénétrer plus loin encore, et ils se laissaient séduire par le charme de l'inconnu.

#### DANS LES LAURENTIDES

Kreighoff, étant naturaliste, collectionnait les plantes et les insectes pour des institutions européennes. Il se lia à James Gibb, fils d'un financier, dont les goûts correspondaient aux siens. En compagnie de John Budden ils se rendaient dans les montagnes et campaient au lac Beauport, au lac Larron et à Laval. Gibb et Budden faisaient la chasse avec les sauvages pendant que l'artiste, les suivant avec son cartable, faisait des croquis sur le vif. Plus tard, il se servirait de ces croquis dans des compositions d'atelier. La nuit, ils dressaient leur tente au bord d'un lac, ou au pied d'une décharge.

Là, se tenant debout dans des canots creusés dans des troncs d'arbres, ils harponnaient le saumon à la lumière de flambeaux résineux. Rien pour eux n'égalait les délices de la pêche aux flambeaux. Kreighoff, dans un bon nombre de ses tableaux, s'inspire de scènes de chasse ou de vie des bois, de bonne heure au printemps, quand le soleil projette des ombres pourprées derrière les arbres, sur la neige durcie, ou en automne, quand les feuilles d'érables tournent au rouge vif, sur les flancs boisés des Laurentides.

#### SES OEUVRES NOMBREUSES

La libéralité et le goût du luxe tenaient l'artiste au travail. Pour faire face aux dépenses, il fallait peindre industriellement, comme le démontrent le grand nombre de ses tableaux. J'en ai jusqu'ici catalogué plus de quatre cents; il en reste encore beaucoup; et d'autres furent détruits par l'eau et les incendies. Des clients achetaient quelquefois ses meilleures oeuvres à son atelier; il les avaient peintes sous leurs yeux et il les gardaient jusqu'à ce qu'elles soient à point. On les trouvait si vraies et si merveilleusement décoratives.

#### SES CLIENTS

Parmi ses meilleurs clients Kreighoff comptait les officiers anglais de la Garnison, à la Citadelle. Il peignait pour eux des paysages laurentiens, qu'ils rapportaient à titre de souvenirs à leurs familles. Voilà les sauvages qu'on rencontre au bord des grands bois, ou les curieux habitants de l'ancienne Nouvelle-France! Ou encore, l'artiste leur passait des scènes d'hiver où la neige s'entassait sur les toits et où les habitants en tuque rouge ou bleue faisaient trotter leurs chevaux trapus sur la glace, en face de hautes falaises glacées. Ceux qui avaient préféré les tableaux au feuillage écarlate de l'automne ne réussissaient guère à convaincre les amis chez eux de la véracité de ces couleurs. Ces images paraissaient aussi exagérées que les anecdotes fantastiques qui leur venaient du Nouveau-Monde.

#### LA PERIODE QUEBECOISE

La période québécoise de Kreighoff, de 1853 à 1867, est la meilleure et la plus abondante. La qualité de

son oeuvre, jusqu'en 1860, est ascendante, elle se maintient au même niveau encore quelque temps, jusqu'en 1862 ou 1863. Pendant ces années, l'artiste est toujours porté à entreprendre de nouvelles explorations. Nomade par instinct, il recherche passionnément les aventures au sein de l'inconnu. Après avoir découvert Montmorency et Lorette, il explora les rivières, aux environs de Québec, il peint les chûtes de Sainte-Anne, de Saint-Feréol, et du Sault-à-la-Puce, sur la côte de Beaupré; aussi, près de Lévis, les chûtes de la Chaudière et de l'Etchemin. Ses premiers "Canotiers au Portage", qui furent du même temps, devinrent par la suite un de ses sujets de composition les plus familiers.

#### LES MEILLEURS SUCCES DE SA CARRIERE

De retour d'Europe, où il avait séjourné quelques mois en 1854-55, il entra de plain-pied dans les années les plus fructueuses de sa carrière. Québec fournissait des sujets merveilleux pour le pinceau; il cultivait les beaux-arts et inspirait à l'artiste ses plus belles créations.

En 1856, il produit ses "Défricheurs", les "Sauvages au campement", la "Course des chevaux sur la glace", et deux chef-d'oeuvres: "Récration à l'école du village" (Lorette) et "Chez Jolifou" (propriété de M. Pitfield, à Montréal).

L'année suivante, il continue à emplifier quelques-uns de ses thèmes, y ajoutant des scènes de campement au clair de la lune. Les chasseurs et les sauvages, assis en rond autour du feu, racontent des histoires, et ils harponnent le saumon à la lumière de torches vives. Se rendant à la rivière Etchemin, en 1858, il fit un tableau des chûtes et du pont du Grand Tronc, aussi, un autre, des chûtes de "La Chaudière". Il remonta ensuite le Saint-Laurent et l'Ottawa, son tributaire; ce qui lui fournit de nouveaux sujets, comme "La Chaudière", "La rivière Rideau", sur l'Ottawa, et "Sautant les Rapides, aux Mille-Iles".

Quelques-unes de ses meilleures compositions portent la date de l'année suivante: 1859, qui marque son apogée. Les grands vents soufflent la tempête dans la forêt ou sur les lacs farouches. Des voyageurs, effarés tirent leur canot sur la rive et se précipitent vers un abri. Le rythme et le mouvement s'emparent de l'artiste. Les éclairs fouettent les nuages, le tonnerre gronde, et une lueur de génie illumine le pinceau qui brosse la toile. Qu'elles sont grandioses, les forêts de l'Amérique! "La tête du Hibou" (Owl's Head), se dresse majestueuse à deux mille pieds au-dessus du lac Memphramagog; les nuages couronnent son sommet et les vagues dansent à ses pieds. Dans cette oeuvre, Kreighoff se fait le précurseur de nos paysagistes modernes. Il ressent le souffle qui plus tard inspirera à Jackson sa "Nuit, sur l'Île des Pins", à Tom Thomson, le "Vent de l'Ouest", à Lismer, "Bourrasque de Septembre", et à Varley, sa "Baie Georgienne".

La même année, il se rend avec Budden à Trois-Rivières. Remontant le Saint-Maurice, il fait plusieurs croquis des chûtes de Shawinigan et de Grand'Mère, dont il tirera quelques tableaux. Les autres nouveautés de l'année sont "La Chasse à l'Orignal", dans la forêt, en hiver, où il introduit les traits de

ses amis Budden, Gibb, deux Hurons de Lorette, et de lui-même; "Un Soir d'Hiver", où le soleil couchant empourpre la neige; et le "Défricheur", qui abat un arbre et brûle les fredoches, dans la forêt, près de sa maisonnette.

Kreighoff se maintient au même niveau pendant les années suivantes, 1860, 1861 et 1862. En 1860, il peint "Merrymaking", son tableau le plus réputé, qui passa aux mains de James Gibb, de Mrs. David Ross et de son fils, Mr. J.-T. Ross, de Québec. La même date est inscrite sur quelques-uns de ses meilleurs tableaux de vie canadienne: "La barrière de péage", "A côté du chemin", "Habitants en traîneau", "Sauvages sautant un rapide en canot", et "Traversant la malles sur la glace".

En 1861, il s'inspira encore des mêmes sujets, y ajoutant les "Chûtes de Saint-Ferréol", "La rivière Jacques Cartier au clair de lune", "Traversant la rivière", et "Chemin des bois en hiver".

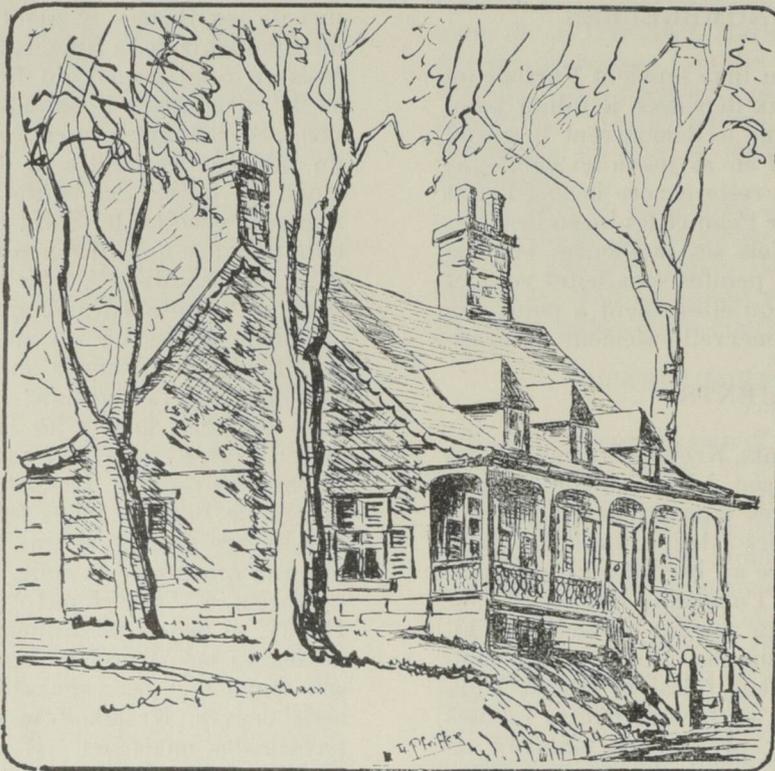
Les deux années suivantes, 1862 et 1863, font sentir le déclin, bien qu'elles aient fourni d'excellentes peintures, comme "Paysage à Laval", "Grand Mère", "Chûtes de Sainte-Anne" et les "Défricheurs sur la Saint-Maurice", qui comptent parmi ses meil-

leurs; aussi une scène d'intérieur, "Contant fleurette" ou la "Fille qui fait des chapeaux de paille", où l'artiste revient à son ancienne manière, avec plus d'ampleur et de sûreté.

L'ardeur du travail le quitte, en 1864. Les années passées ont produit une large moisson; sa jolie fille, Emilie, qui s'était mariée à Québec à un comte russe — en un second mariage, — part pour Chicago, invitant son père à l'y accompagner. Après son départ de Québec, Kreighoff semble avoir perdu toute inspiration. On dit qu'il fut malheureux.

En 1871, il revint en visite, chez ses anciens amis. Heureux de se retrouver parmi les siens, repris d'inspiration, il peignit quelques-uns de ses meilleurs tableaux: "La Parade du Nouvel An", "Scène d'hiver", "A la forge", "Chez Jolifou", et "Retour de la promenade en carrioles".

Partagé dans ses affections entre le Canada et sa fille, à l'étranger, il repartit pour Chicago, le cœur brisé. Peu de temps après, il mourut d'une rupture au cœur, pendant qu'il écrivait une lettre à son ami Budden, rêvant des jours passés au pays qui avaient pris le meilleur de sa vie.



Maison habitée jadis par le peintre Kreighoff. Elle est bien connue des québécois familiers avec la Grande-Allée. Elle paraît toute écrasée, d'un côté, par les Appartements St-Louis, et, de l'autre, par le Ladies' Protestant Home. Ce croquis est dû au crayon d'un jeune peintre de talent de Québec, M. Gordon Pfeiffer, qui, lui aussi, est sur le chemin de la renommée.

## Quelque chose à apprendre

Par G.-E. MARQUIS

Qui peut se vanter de tout savoir ? — L'orgueilleux, le suffisant, le sot.

Nous naissons ignorants et, jusqu'à l'âge de sept ans ou environ, nous sommes totalement irresponsables de nos actes.

Par contre, la plupart des animaux possèdent un instinct qui les guide et les rend capables de se protéger et même de trouver ce qui est nécessaire à leur alimentation. La civilisation, au lieu de donner des armes à l'homme pour se défendre et se nourrir, semble de plus en plus tuer l'instinct chez lui.

Jusqu'à vingt ans, en général, il faut à chaque être humain un tuteur, et il arrive même que certains individus en ont besoin longtemps encore après avoir atteint leur majorité. De nos jours, il est bien rare qu'un fils du sol puisse gagner son pain, se créer un foyer avant l'âge de vingt-cinq ans, et, dans les villes, c'est par exception qu'à cet âge un jeune homme soit capable de se détacher du foyer où il a été choyé, pour s'en aller en ouvrir un nouveau.

Et, depuis quelques années, il semblerait que plus un homme est cultivé, que plus longtemps il a fréquenté les écoles, moins il est apte à gagner son pain. Comme le disais devant moi, il n'y a pas bien longtemps, un professionnel qui, par son travail, son esprit d'économie et sa bonne conduite, avait réussi à accumuler quelque bien : "Il va falloir que je vive vieux, car, ajoutait-il, je ne crois pas qu'un seul de mes enfants soit capable de gagner sa vie et je devrai leur servir de tuteur jusqu'à l'âge de Mathusalem".

Est-ce à dire qu'il faut saboter les écoles, détruire les livres, renvoyer journaux et revues ? Non, ce n'est pas en employant des mesures aussi draconiennes que nous reviendrons à l'âge d'or, mais c'est par un enseignement plus approprié à nos besoins et tout particulièrement ceux de l'heure présente.

Les paroisses agricoles, comme nous en avons déjà un millier chez nous, possèdent tous les éléments indispensables à notre développement normal et à notre bonheur. La culture familiale ou, en d'autres termes, la culture qui rapporte tout ce qui est nécessaire à la vie de famille, voilà ce que nous devons tenter d'établir tout d'abord, quitte ensuite, par la coopération et l'organisation des marchés, à développer cette production au point de vue industriel. Hors de cette sphère, nous faisons figure de poissons jetés sur le rivage, ou encore, de paysans endimanchés dans les rues d'une grande ville ou dans le salon d'un château somptueux.

Un romancier lançait tout récemment sur le marché, un livre intitulé "*Les Demi-Civilisés*", pour dépeindre l'état d'âme de nos paysans lorsqu'ils veulent se muer en citadins. Je ne crois pas que l'expression soit absolument juste. Il eut mieux valu dire "*Les dépayés*", en parlant de nos compatriotes lorsqu'ils quittent les guérets pour s'aventurer dans les murs des grandes villes.

Nous avons voulu monter trop vite et trop entreprendre, sans formation adéquate. Notre émancipation de la terre nous est presque toujours fatale, et si l'un de nos paysans, par son travail, son énergie, son jugement et tout particulièrement ses goûts modestes, réussit en ville à accumuler une fortune, il arrive, neuf fois sur dix, que ses fils la dissipent rapidement, pour retomber bientôt au rang des mercenaires et, très souvent, hélas ! dans la plus profonde misère.

Pas n'est besoin d'insister davantage : regardez autour de vous et voyez ce qui reste de certains foyers jadis prospères, de magasins très achalandés ou de manufactures débordantes d'activité ? Aujourd'hui, ils sont abandonnés ou ont changé de propriétaires. Nos villes contiennent près de 60% de la population totale de la province. C'est la moitié trop. C'est pourquoi depuis environ cinq ans, il faut nourrir une partie de cette population et payer son loyer par-dessus le marché. Y aurait-il possibilité d'empêcher un si grand nombre de paysans de désertier la terre pour venir dans les villes ? La grande industrie, pendant un certain temps, c'est-à-dire pendant les années de prospérité qui ont suivi la Guerre, a happé tous ces déserteurs et leur a payé un salaire qu'ils se sont empressés de dépenser.

Aujourd'hui, l'industrie ne va plus, le bâtiment ne va plus et comme on dit au baccara : "Rien ne va plus", et c'est pourquoi il y a un déchet de population considérable, dans toutes les villes, qui ne sait plus que faire et que l'on peut difficilement retourner au sol, parce que c'est un goût qui se perd rapidement et, d'autre part, les trusts de tous genres se sont emparés de la plus grande partie des ressources naturelles, qu'ils détiennent même lorsqu'ils ne peuvent les exploiter.

Nous habitons un vaste pays, pourvu de tous les biens capables de faire vivre une population dix fois plus nombreuse que celle qu'il renferme et, déjà, nous nous sentons serrés, étouffés et, de plus, les terres s'abandonnent. En effet, le dernier recensement fédéral établit qu'en 1931 il y avait, dans la province, 2,746 fermes vacantes ou abandonnées et qu'au cours de la période décennale se terminant en 1931, le nombre de cultivateurs, dans notre province, a diminué de 1,558, quand celui de la population entière s'est accru de 503,590 ou soit un pourcentage de 21.76%.

La colonisation ne marche qu'à coups de piastres ; le machinisme a tué la main d'oeuvre ; le pouvoir d'achat est tombé considérablement et, dans toutes les villes, c'est par milliers que l'on rencontre les crève-faim qui demandent l'aumône et envahissent les institutions d'assistance où l'on sert de la soupe.

Où allons-nous ? Qui nous indiquera le chemin à suivre pour sortir de ce bourbier ? Faut-il s'en prendre à notre système politique ou économique ou scolaire ? Avons-nous manqué de prévoyance ? Avons-

nous suivi une mauvaise direction ? Manquons-nous de formation nécessaire pour nous tirer d'embarras ?

Qui pourrait répondre pertinemment à ces questions ? Je l'ignore, mais ce qui est certain, et ce que tout le monde constate, c'est que nous languissons, que nous dépérissons, que nous souffrons d'un mal qui nous anémie.

Qui allons-nous appeler en consultation ? Vaût-il mieux ne rien faire, puisque "Le temps, dit-on, est un grand guérisseur" ? N'est-il pas préférable de nous laisser indéfiniment berner par des entremetteurs et des accapareurs ?

Certaine enquête menée récemment dans la capitale fédérale nous en dit long à ce sujet, et si le peuple est encore susceptible de réaction, il devrait se produire un changement avant longtemps, à moins que nous soyions encore prêts à tendre le cou au joug et raidir les muscles au profit d'une poignée de trustards.

Il y a plus, pour nous, à l'heure actuelle, que de chercher des places et de calculer le pourcentage des ronds-de-cuir à décrocher.

Il y a toute une leçon qui se dégage de l'ensemble des événements dont nous sommes témoins depuis quelques années, et cette leçon nous aura coûté assez cher pour que nous nous en souvenions, à moins que,

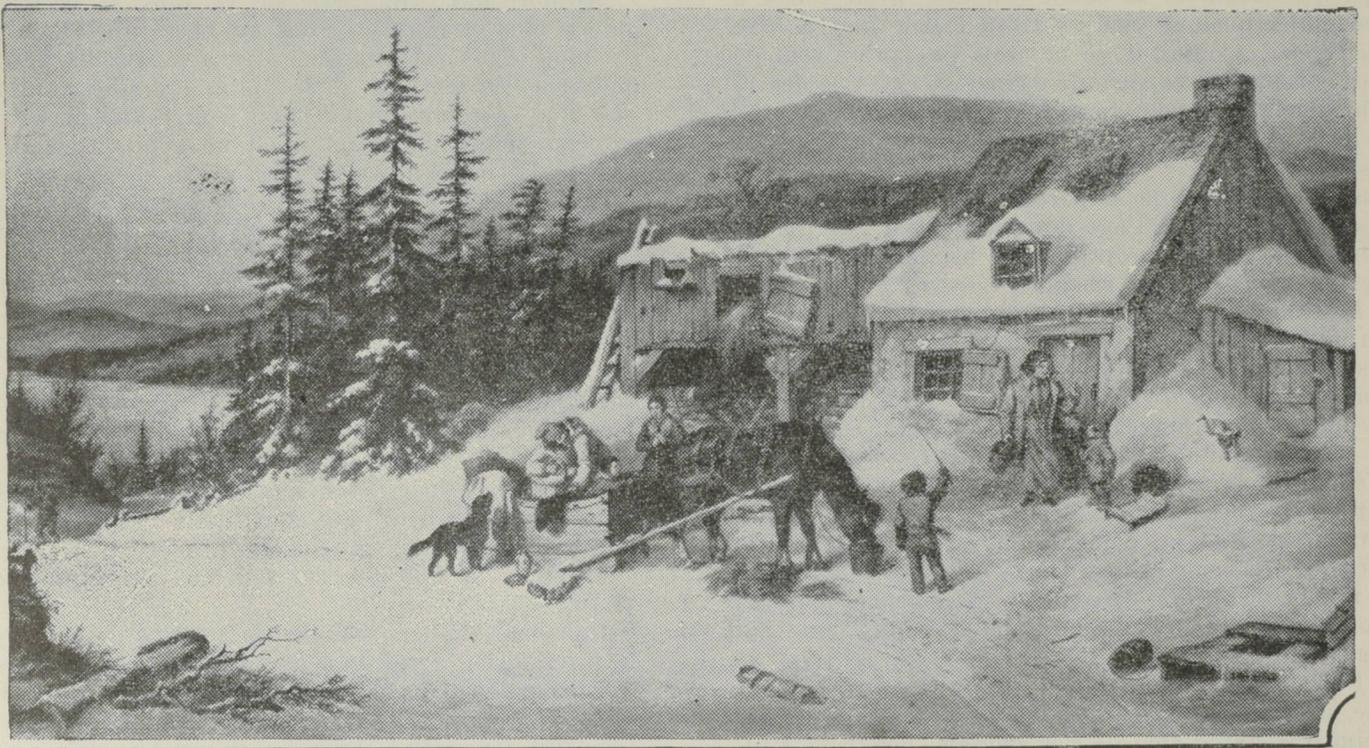
hélas ! la démocratie soit pour nous une nouvelle forme d'esclavage que nous acceptons de plein gré, en chien couchant.

## D'un mois à l'autre

(Suite de la page 5)

*par feu l'évêque de Valleyfield, S. E. Mgr Joseph-Médard Emard, priant ses ouailles de bien observer les jours des Rogations. Au cours de cette lettre, après avoir parlé du rôle si noble de l'agriculteur et rappelé l'origine des Rogations établies à Vienne et en France, en 469, l'évêque de Valleyfield disait : "On vous demande, on vous supplie, cultivateurs, de ne rien négliger de ce qui peut donner l'assurance calme et confiante d'une abondante moisson; comment iriez-vous omettre la part principale qui revient à Dieu, notre Père céleste, que lui seul peut fournir et qu'il n'a jamais promis qu'à la supplication filiale de ses enfants ? C'est dans le temple, au pied des autels que vous êtes conviés à vous réunir pour demander ensemble à Dieu de nous accorder le pain quotidien, que son abondance nous permettra de partager largement avec nos frères dans la détresse..."*

TABLEAU DE KREIGHOFF



"Chez un cultivateur, en hiver (1856)". L'original de ce tableau est la propriété de la Galerie Nationale du Canada.

LA CIGARETTE DUCHESSE est le choix des grands fumeurs.

## Les Échos...

Par J.-Horace Philippon, Avocat

### I.—A quand, ce nettoyage ?

Québec nous apparaît, aujourd'hui, comme l'une des villes les plus sales de la province. Il suffit d'avoir un peu voyagé pour établir cette comparaison. Et si Québec n'avait pas reçu de la nature un site et un cachet historique particuliers, il serait difficile de vanter encore ses attraits comme moyens d'attirer les touristes.

C'est que, depuis la fonte des neiges surtout, le sable des trottoirs et les déchets de toutes sortes gisent partout... attendant qu'on s'occupe d'eux... Il serait pourtant facile de les déménager ailleurs. Il y a suffisamment de chômeurs qui ne demandent qu'à travailler et que l'on pourrait employer utilement à cette tâche. Ceux mêmes qui reçoivent des secours directs, c'est-à-dire, qui reçoivent de l'argent pour ne rien faire du tout, devraient au moins savoir prendre le balai et la pelle !

Mais non ! Les semaines se passent et les saletés demeurent... Aussi, les piétons en voient de belles, dès qu'il prend au vent la fantaisie de s'élever... La plus légère brise soulève tous ces détritiques qui s'éparpillent partout, comme s'éparpille un nuage de poussière. Et nous avons de ces saletés partout, dans nos maisons, sur la rue, sur les habits des passants...

Combien de milliers de microbes sortent de ces saletés !

Et quelles odeurs !

Voyons, messieurs les médecins, gardiens attitrés de la santé publique, ne trouveriez-vous pas matière à discourir un peu ? Pourquoi pas, au nom de l'hygiène encore, une semaine de "nettoyage" après celle du "cancer" ?...

Si vos interventions n'avaient pour seuls résultats que d'amener nos mandataires municipaux à s'occuper un peu plus du bien-être de la population, en les forçant au nettoyage qui s'impose, elles auraient fait oeuvre utile dont les québécois vous sauront infiniment gré...

En outre, elles auraient le bon effet de faire perdre à Québec ce joli nom que les étrangers lui donnent après leur visite, dès qu'ils ont le dos tourné : Québec, ville historique, oui, mais fichument sale"...

De grâce, un peu de nettoyage !...

### II.—Les trois classes d'apôtres :

De toutes parts l'on nous crie : faites de l'apostolat. Dévouez-vous aux causes religieuses et patriotiques. Telles et telles idées doivent être propagées : colonisation, refrancisation, action catholique sous toutes ses formes, etc., etc.

Tout cela est très bien, sans doute. Il reste cependant, qu'après observation faite, ce sont toujours les mêmes qui se dévouent ici et là ou qui se mettent au blanc, pendant que les autres récoltent les fruits du labeur des premiers. Ces "autres", ce sont d'abord

les individualistes qui attendent silencieusement dans leurs bureaux que telle idée soit lancée... que telle tâche soit accomplie. Ils ne sortent de leur inaction et de leur mutisme qu'à la dernière minute, pour prendre place en tête, se donner des airs d'avoir tout fait. Autrement dit, pour manger le gâteau... Ils deviennent alors des apôtres...

Opportunistes d'abord, ils ont continué à leurs bureaux de faire leurs piastres pendant que les ouvriers de la première heure se dépensaient sans compter et sans rémunération... Ainsi, ils n'ont rien risqué !... Ils n'ont rien fait, mais ils auront tout pris pour eux.

Voilà, une première classe "d'apôtres"...

Il y en a d'autres : ceux qui se dévouent sans se dévouer. Ils en sont, mais pas plus que s'ils n'en étaient pas. Ils assistent aux délibérations, souvent pour critiquer ou détruire, rarement pour construire. Ils n'accepteront aucune tâche particulière qui exigerait d'eux une activité productive. Ils n'ont pas le temps, leur âge ne leur permet pas d'entreprendre telle initiative, d'offrir telle collaboration, et, patati patata, — ils ne font rien. Mais ils "sont pour" la cause. Et comme ceux dont nous avons parlé précédemment, ils seront les premiers à manger le gâteau si les autres, les travailleurs, le font cuire ! — Ils sont des apôtres...

### III.—La Commission de Refrancisation :

Le public connaît déjà cet organisme, fondé depuis quelques mois. Il sait aussi les buts de sa fondation : activer la campagne de refrancisation entreprise l'an dernier, l'amplifier au possible.

Or, pour que cet organisme puisse fonctionner sans ralentissements, il lui faut ce que l'on appelle le nerf de la guerre. Sans argent, l'on ne peut rien faire. C'est bien beau et bon de réclamer le travail ou l'attention des "refrancisateurs" sur telle et telle enseigne à l'anglaise, ou encore, sur tel coin défiguré du vieux Québec, mais ce geste n'est pas suffisant. L'on ne peut, sans être un lâche soi-même, se contenter toujours de signaler des tâches aux autres...

Il y a deux moyens d'aider réellement la Commission de refrancisation : 1o En devenir membre et suivre ses directives ; 2o Lui faire une souscription en argent.

C'est très clair ? Oui, c'est crû, mais c'est clair !

—La clarté, c'est tout de même quelque chose !... dirait la comtesse.

### IV.—Un concours :

La Commission de Refrancisation organise le concours suivant : les maisons d'enseignement sont invitées à faire faire par leurs élèves, durant les vacances d'été, un travail littéraire de mille mots, sorte d'inventaire sur la physionomie française de la

(Suite à la page 13)

# LE FOLKLORE

*Aidant à démontrer l'Unité Originelle de la Musique*

*Par Léo ROY.*

Depuis quand la Musique existe-t-elle ?

Nous ne le savons guère au juste.

A nos yeux à nous, éphémères humains qui ne faisons que passer, dans une brève existence terrestre, elle semble avoir toujours été.

En effet, aussi loin que nous puissions remonter vers la source des temps immémoriaux, nous devons reconnaître que la Musique existait alors.

Relativement ignorants et bornés comme nous le sommes tous, nous ne pouvons soulever l'impénétrable voile qui cache à notre faible vue, les premiers temps de l'Humanité.

Et nous devons nous contenter d'un modeste horizon de quelques milliers d'années seulement, alors que, bien avant la Monodie Grecque, d'autres Orientaux connaissaient et pratiquaient l'Harmonie et possédaient de nombreux et de grands chœurs et orchestres dirigés par des Coryphées d'ordre supérieur, — découverte qui a quelque peu bouleversé cette exclusive prétention qui veut que tout cela ne date que des Occidentaux européens...

Entrer dans le domaine de ces faits, si intéressants soient-ils, nécessiterait des explications plutôt détaillées, et comme cela ne constitue pas le sujet dont nous avons à traiter ici, nous ne faisons donc que les mentionner en passant.

C'est le FOLKLORE qui nous occupe surtout, dans ce présent essai, et c'est lui qui va nous fournir la matière principale qui nous intéresse dans cette causerie.

Il y a de ces chants du peuple qui existent depuis des siècles, les uns conservant encore une pureté originelle presque parfaite, tandis que d'autres ont subi diverses transformations, — selon les temps et les lieux où ils ont exprimé tels sentiments ou telles idées.

Les meilleures de ces simples mélodies furent et demeurent intimement reliées aux Anciens Modes Orientaux.

Plus elles sont antiques et mieux elles nous convainquent de ce fait positif — même en Musique — que "la Lumière nous vient de l'Orient."

De plus, ces chants inspirés démontrent clairement comment cette déduction est logique qui se base sur la croyance bien fondée en UNE commune Origine Musicale, — laquelle pourrait fort bien s'accorder avec la Tradition, l'Histoire et la Science...

C'est en remontant vers le lointain Passé qu'on peut assez facilement s'en rendre compte, si l'on est doué de l'esprit de pénétration et d'observation nécessaire à cette fin.

Précédant nos Folkloristes contemporains et leurs proches devanciers (XXe et XIXe siècles) qui ont fait revivre tels vieux chants d'autrefois, en nous les représentant de façon à ce que notre moderne mentalité ait pu goûter le charme intime qui s'en dégage, il y a eu, durant cette période qu'on appellera celle de la Renaissance Musicale (XVIIe et XVIIIe siècles),

d'heureux Folkloristes qui ne se bornèrent pas à assimiler les oeuvres de leurs précurseurs, ni à les imiter servilement.

Pendant la Renaissance proprement dite (XVe et XVIe siècles) il surgit aussi quantité de valeureux Folkloristes dont les travaux jouissent encore d'un renom légitime.

N'oublions pas que depuis l'an 496 — et jusqu'en 1517 — le Moyen-Age laissa une forte empreinte sur tout notre Folklore occidental, — tandis que les invasions orientales influèrent aussi beaucoup sur lui.

L'époque qu'on pourra nommer celle de la Renaissance Artistique primitive (XIVe et XVe siècles) a été celle où de notables manifestations folkloristes se sont réalisées; mais on finit par s'acheminer vers cette ère décadente qui s'accrut de plus en plus et dura jusque vers la fin du XIXe siècle, — quant à la pureté Modale, momentanément éclipsée par d'hybrides fantaisies, finalement devenues empiriques, mais que vinrent combattre certains esprits courageux, dont les constants efforts de régénération modale contribuèrent à l'épuration du Folklore.

Aux XIIe et XIIIe siècles, on vit l'apogée des Troubadours, ces chevaleresques Folkloristes d'une mémorable Renaissance Littéraire qui suivit la Renaissance Artistique du XIe siècle.

Cette Renaissance fut précédée par l'apparition (Xe siècle) de la musique populaire laïque, digne fille de la Musique Religieuse, cette Modale parente de la Musique Grecque.

Après saint Ephrem, saint Ambroise, Jacob, saint Grégoire-le-Grand et autres, le Folklore parcourut donc sa voie propre et originale.

Si la RESURRECTION MODERNE du Folklore Modal coïncida avec la Restauration Plain-Chantiste (fin du XIXe siècle) et le Régénération Grégorienne (première partie du XXe siècles), de même a-t-on vu le Folklore s'attadir graduellement avec le "plain-chant altéré", dès le XVIIe, pendant tout le XVIIIe et jusqu'au milieu du XIXe siècle.

La période Grégorienne PURE dura du VIe au XIIIe siècle inclusivement. On peut la subdiviser comme suit :

Formation primitive : de 312 à 590; Formation progressive de la fin du VIe jusqu'au XIe siècle; Conservation : du XIe au XIIe siècle; Décadence : à partir du XIIIe siècle jusqu'au milieu du XIVe et, de ce dernier au XVIe, augmentation d'imperfections conduisant d'abord à l'insthétique "plain-chant altéré", puis au chaos final dans lequel on se jeta jusqu'après la première partie du XIXe siècle.

Toutes ces influences réagirent fatalement sur le Folklore occidental, tributaire presque unique du Grégorien jusqu'au Xe siècle, où il commença lentement à s'affranchir de la maîtrise Modale et finit par tomber dans la licence Tonale.

D'abord Monodique — comme le Grégorien — le

**LA CIGARETTE DUCHESS est le choix des grands fumeurs.**

Folklore passa par l'Homophonie ou harmonie primitive (du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle), puis par la Polyphonie (du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle), et de là, il se rendit à l'Harmonie Moderne et au Contrepoint Polytonal contemporain.

Durant l'Antiquité Chrétienne (du I<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle), le Folklore ne cessa pas d'exister; mais de graves préoccupations d'ordre religieux le reléguèrent forcément dans l'ombre, — du moins chez les premiers chrétiens, dont les aspirations et même l'existence étaient plutôt détachées de tout ce qui n'était pas d'inspiration UNIQUEMENT religieuse.

Quant à l'Antiquité Pré-Chrétienne, elle eut aussi nombre de travaux du genre Folklore.

Les Râges Indous, les Mélopées Hébraïques et les Monodies Grecques, entre autres, en font foi.

Et, pour ne traiter que des Grecs, plus près de nous, on pourrait mentionner des AÈDES comme Euripide, Sophocle, Bacchylide, Parménide, Pythagore, Pindare, Simonide, Stésichore, Sapho, Arion, Alcée, Aleman, Thalétas, Terpandre, Hésiode, Orphée et Démocéos.

Ces Aèdes furent des poètes-musiciens, des troubadours orientaux ou des coryphées, ainsi que des créateurs de Folklore.

Au Xe siècle avant Jésus-Christ, nous perdons la trace des Folyloristes.

Mais on peut appeler à son aide, l'étude comparée des généalogies raciales, relativement au Folklore.

On sait que celui-ci a subi les diverses influences dites "nationales", que lui prodiguèrent les émigrations, les guerres, les invasions et les compénétrations de tous genres.

La féconde génération et la puissante filiation du Folklore demeurent partout évidentes.

C'est en approfondissant l'étude des multiples et différentes généalogies raciales qu'on peut finalement en venir à admettre "l'hypothèse plausible" de la commune origine de l'humanité.

Cela nous explique un peu pourquoi les plus grands Penseurs se firent les ardents champions de la Fraternité, de la Solidarité et de la Charité universelles.

Une fois ces connaissances acquises, il ne reste qu'à analyser et à comparer les genres de Folklore, dont la diversité "nationale" — et complémentaire — ne suffit pas à cacher entièrement la réelle Universalité qui, venant d'UNE Source Fondamentale, contribue largement à nous démontrer — à la lumière de faits logiquement enchaînés — l'Unité Originelle de la Musique.

## Les livres de chez nous

(Suite de la page 15)

des lecteurs qui, par leurs instincts, cherchent des sujets étranges et mystérieux; ils ne trouvent pas toujours ce qu'ils sont venus chercher, mais, faute de mieux, s'en contentent. Le plus souvent, le roman policier ou les faits divers forment le fond de ces publications. Ce ne sont que crimes, que têtes coupées, que rixes, coups de revolvers, victimes anesthésiées. Le bandit de la Calabre est remplacé par l'apache, la jeune fille captive par une fille sans mœurs, la coupe d'ambrosie par les cocktails, le bouquet de fleurs par le tampon de chloroforme.

## LES ÉCHOS...

(Suite de la page 11)

paroisse où habite l'élève. A l'automne, dès la rentrée des élèves, les professeurs corrigeront ces copies et désigneront les deux ou trois meilleures. Ces compositions seront ensuite adressées à la Commission de Refrancisation, Palais Montcalm, Québec. — Les 25 premières copies seront ensuite primées.

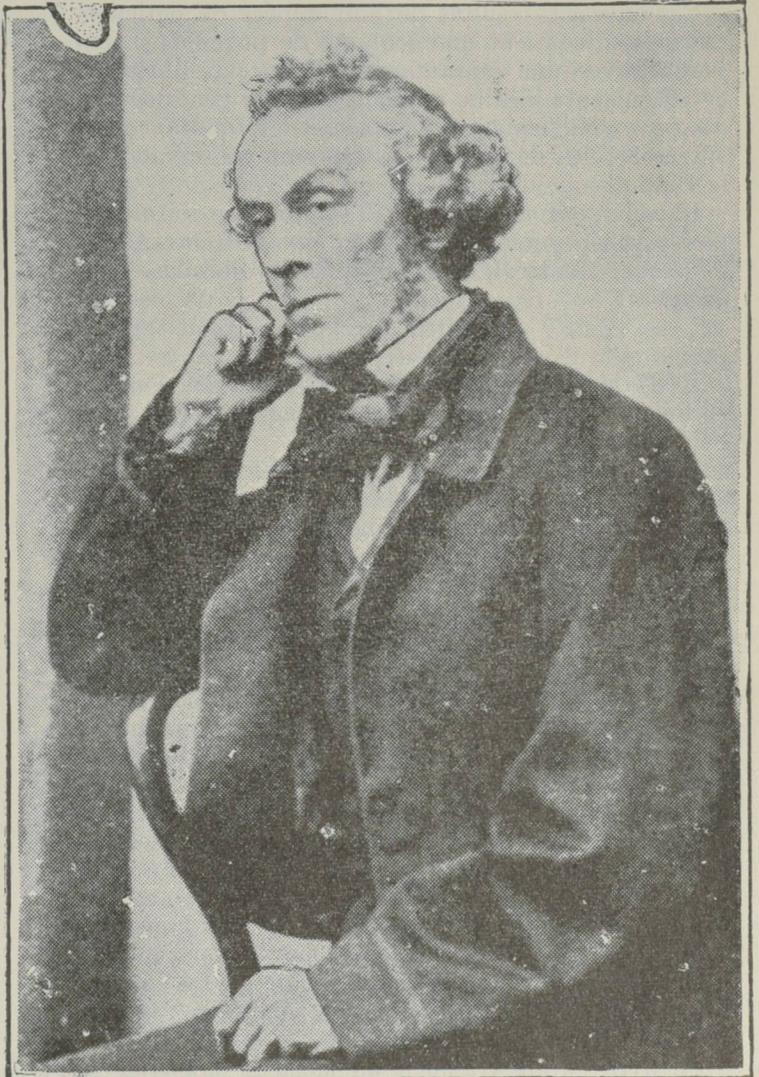
L'hon. Cyrille F. Delâge, surintendant de l'Instruction Publique, a accepté officiellement d'accorder les 25 premiers prix. C'est une générosité dont il y a lieu pour les élèves de profiter. Ce sera aussi une heureuse occasion pour eux de collaborer à l'oeuvre de la Commission de Refrancisation, qui gardera ces copies et s'en inspirera pour ordonner son travail, dès l'automne.

Déjà l'on peut s'inscrire pour "concourir".

Nous en reparlerons.

Dès l'instant, notre reconnaissance est acquise à M. le Surintendant de l'Instruction publique, qui ne manque jamais une occasion d'aider à la refrancisation de notre bonne vieille province.

— Québec, mai 1934.



LE PEINTRE KREIGHOFF EN 1859

## Les livres de chez nous

“JEANNE MANCE”, par Mlle Marie-Claire Daveluy.

Mlle Marie-Claire Daveluy, auteur de plusieurs ouvrages d'imagination et de nombreuses recherches historiques et biographiques, vient de publier, aux *Editions Albert Lévesque*, un ouvrage d'un grand mérite documentaire, littéraire et scientifique, sur “Jeanne Mance”.

On sait quel rôle prépondérant cette héroïne a joué dans le premier quart de siècle qui a vu la fondation de Montréal. L'ouvrage que lui consacre Mlle Daveluy se divise en trois parties : *Le Matin des beaux vœux*, c. à d. la jeunesse de Jeanne Mance et les difficultés où s'affirme sa vocation; *Les Réalisations du Midi*, c. à d. l'arrivée de Jeanne au Canada et sa participation à la naissance de Montréal; et enfin *Les Ombres du soir*, c. à d. les dernières années de l'illustre héroïne.

Cet ouvrage, résultat de huit années de patientes recherches, contient une centaine de pages de pièces justificatives, une quarantaine de hors-texte illustrant des documents inédits, ainsi qu'un essai généalogique des plus complets sur les *Mance* et les *De Mance*, dû aux recherches de M. Jacques Laurent, conservateur à la Bibliothèque de Dijon.

Le volume, format 6 1/2 x 9 1/2, 450 pages, sur papier couché, se vend \$2.00 l'ex., aux *Editions Albert Lévesque*, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

\* \* \* \*

*HISTOIRE DU CANADA POUR TOUS, Tome I*  
— Régime français par Jean Bruchési, professeur à l'Université de Montréal.

Cet ouvrage est moins une compilation scientifique qu'un ouvrage de vulgarisation qui fait de notre histoire un récit vivant et intelligent, susceptible d'intéresser non seulement cette jeunesse étudiante à laquelle l'*Histoire du Canada pour tous* semble spécialement destinée, mais encore tout profane que l'Histoire attire mais que les longues et sèches énumérations de faits et de dates rebutent.

En effet, l'auteur, tout en gardant à son oeuvre un caractère strictement historique, a évité avec soin les nomenclatures fastidieuses. De sorte que son livre tient le milieu entre le manuel — toujours un peu morne et sans attrait — et le document savant et précis, mais qui n'a d'intérêt que pour le spécialiste.

Le Tome I, qui vient de paraître, couvre toute la période de la *Domination française* et commence même à l'époque où les premières migrations humaines se dirigèrent vers l'Amérique. C'est un fort volume de 368 pages, formant : 5 1/2 x 8 pouces. La couverture sobre et élégante et le texte soigné en font un fort beau livre.

Ce livre paraît vraiment au moment opportun et répond à un besoin réel. En cette année du 400e an-

niversaire de la découverte du Canada et du tricentenaire trifluvien, où les touristes afflueront probablement, c'est l'article-souvenir tout désigné qu'il nous appartiendra de leur offrir. L'étranger que nos fêtes attireront, tiendra sans nul doute à connaître de notre histoire, non seulement l'arrivée de Cartier à Gaspé, mais encore toute l'héroïque épopée écrite sous la domination française, soit de 1534 à 1760. Et il ne saurait mieux choisir pour se renseigner que l'*Histoire du Canada pour tous*.

Ce volume, publié sous les auspices des *Editions Albert Lévesque*, est en vente, au prix de \$1.25 l'exemplaire, chez l'éditeur, 1735, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties. — (15 mars 1934).

\* \* \* \*

*L'Ecole Française au Canada, Abbé Lionel Groulx, Editions Albert Lévesque. Prix \$1.50 franco.*

(Reproduit du “Devoir”)

Le premier livre (1) devait avoir une suite : elle était attendue avec impatience par ceux qui conservent le souci de notre vitalité nationale. Ce tome second vient de paraître à la Librairie Granger. Il étudie le sort fait aux *écoles des minorités* françaises en dehors du Québec. L'abbé Groulx écrit là de l'histoire contemporaine, une histoire pénible, controversée, complexe. L'historien sait garder l'objectivité qui s'impose. Malgré les frémissements qui secouent sa plume, il reste calme, pondéré, soucieux de ne déformer ni les faits ni les textes.

Dans son introduction il met en relief l'importance du problème scolaire dans notre histoire, surtout dans l'histoire du demi-million des nôtres disséminés en dehors du Québec : “*Tous ont dû lutter pour garder leur individualité ethnique. Chez tous, le point vital visé par l'agresseur a été l'école catholique et française, la seule que savent fonder les fils du Canada français partout où ils jouissent de quelque liberté.*” “*Nulle querelle scolaire au Canada n'a été ni n'a pu rester une querelle purement régionale ou provinciale. Elles remuaient les plus vives passions, alertaient plus d'un tiers de la population du pays.*”

Le demi-million de Canadiens français distribués en dehors du Québec se partage en quatre groupes principaux : Provinces Maritimes, Ontario, Manitoba, l'Ouest.

Chacune de ces familles séparées de la province-mère fournit la matière d'un substantiel chapitre. Les difficultés de documentation, la crainte de froisser certaines opinions, rendaient délicate la tâche de l'historien. Sans préjugés, sans passion, sans crainte non

(1) “L'enseignement français au Canada”, paru en 1931, aux Editions Albert Lévesque, \$1.50 franco.

plus, il a interrogé les archives publiques ou privées, il a cherché loyalement la vérité, et il l'a exposée sans l'amoindrir.

Je voudrais pouvoir analyser sommairement les cinq chapitres où s'inscrivent en pages dramatiques et sobres les phrases principales de la défense scolaire française chez les Acadiens et chez nos compatriotes de l'Ontario, du Keewatin, du Manitoba et des provinces de l'Ouest. C'est la première fois, croyons-nous, que ces événements contemporains sont exposés et discutés avec l'indépendance d'esprit et le souci scientifique requis en histoire.

C'est la première fois aussi que sont groupés en un faisceau fraternel les faits et gestes de tous les groupes français du Canada, unis dans la même volonté de protéger leur foi en sauvegardant leurs écoles. Cet ensemble forme, je le répète avec insistance, un tableau pathétique!

Entre les exposés de faits, les citations, les dates, les statistiques, qui donnent à ce tableau une objectivité éloquente, flamboient comme des jets de flamme, des formules lapidaires, des réflexions, des commentaires, dont certains mériteraient d'être coulés dans le bronze pour la gloire des hommes qui les ont suscités et pour l'édification des générations qui devraient en nourrir leur âme!

Des douzaines de citations se pressent devant mes yeux. Je voudrais les reproduire, mais il me faut terminer mon article! Je veux cependant signaler encore la conclusion de cet ouvrage monumental, dans laquelle l'auteur groupe les réflexions que lui suggère le large *tableau d'humanité* qu'il a brossé. Contrairement à ce que certains esprits inquiets pourraient penser, il n'y a dans ses réflexions ni amertume, ni rancœur. C'est un appel à la dignité, à la bienveillance, à la véritable largeur de vues. Il signale aux persécutés qu'il y aurait "*péril réel pour eux, à trop cultiver leur ressentiment ou leur douleur*". Il met également les chefs politiques en garde contre certaines "*insuffisances de tactique et d'attitude*", et contre des *erreurs de psychologie*, qui expliquent une bonne part de nos malheurs, et il résume enfin les conditions d'une union féconde de tous les Canadiens :

*"La civilisation canadienne ne sera et n'aura de grandeur que si chaque race reste soi-même, produit l'oeuvre de son âme originale, l'une et l'autre se rencontrant et s'harmonisant toutefois par les pointes, parce qu'elles auront puisé à la même source, à la même patrie, à une histoire commune, et, dans une certaine mesure, à un idéal commun. En deux mots : rapprochement pour se mieux comprendre et collaborer, oui ; rapprochement pour se plagier et se fusionner, non!"*

\* \* \* \*

L'abbé Groulx a écrit : "*L'école est un témoignage. Par le seul cas que l'on en fait, elle marque la qualité d'un peuple*". Notre peuple, au seuil de l'année 1934, marquera sa qualité par le cas qu'il fera du magnifique monument élevé par l'abbé Groulx à la gloire de l'école française au Canada!

Abbé Albert TESSIER.

*Les Enfants et les Livres, par Solange-Rosenmark.*  
Ecrire pour les enfants est un art bien difficile; il réclame des dons exceptionnels. C'est sans doute la raison pour laquelle les bons livres propres à intéresser, à amuser et à embellir l'imagination enfantine sont si rares (1).

Perrault, qui était avocat et avait une grande expérience des sentiments, écrivit ses fameux contes de fées sur le tard. Faut-il en déduire que pour mériter la grâce exceptionnelle d'être l'auteur aimé des enfants il faille avoir fait le tour des grandes personnes et en être revenu. Savoir retrouver et prendre à l'enfance son naïf et intense goût de l'ambiguïté, connaître comment employer des éléments de mystère qui réclament le clair-obscur, disposer de cette clarté qui unit la vérité à l'impossible, exprimer le tout en termes nets, séduisants, capter — il le faut aussi — l'admiration des grandes personnes, quelle science après quel retour sur soi-même! Ceux qui réussissent à satisfaire ces deux publics ont procédé en amusant le premier par la féerie ou le fantasque et en retenant les autres par la qualité du style et la valeur de leur philosophie. Les lecteurs avisés réclament plaisir et raison. Les grands auteurs inspirés par l'enfance entreprennent leur ouvrage si adroitement que le jeune lecteur se trouve embelli par eux, — ce qui n'est pas pour lui déplaire. Et, gentiment, ils l'obligent à subir avec délice une imagination qui hausse jusqu'à la grandeur ses élans généreux et même ses défauts. Avec adresse, des instincts mauvais sont détournés du mal et deviennent : la violence, le courage; la prodigalité, une générosité sans limite; la paresse, rêverie, distraction. L'enfant ne se sent pas flatté dans ses défauts, mais comprend confusément qu'une route ensoleillée lui est ouverte où il peut s'aventurer et devenir peut-être un héros. La méchanceté est si horrible qu'elle cause les pires malheurs. Tandis que l'obliquité et la politesse conduisent vers des destins fabuleux; la tendresse éclot comme une fleur merveilleuse, le bel amour ne se rend qu'aux êtres qui en sont dignes.

Mais aujourd'hui on a voulu changer tout cela, c'est la méthode du moindre effort. Le récit de voyage doit lui suffire à l'amusement des enfants et doit donner tout apaisement aux parents. A part Jules Verne, Kipling, Dumas, Jack London, la liste des auteurs à "l'usage de la jeunesse" est courte. Une vingtaine de bons ouvrages pas plus. Et la lecture pour l'enfance doit occuper un temps qui va de sept à quinze ans! Alors, sur quoi se rabattent les jeunes lecteurs avides de nouveautés? Sur de petits journaux, sur des hebdomadaires. Ce ne sont d'ailleurs point là des récits pour enfants allant au lycée. Que de parents se plaignent à juste titre de l'indigence de ces lectures. Mais reconnaissons que les sympathiques nigaudes et les explorateurs d'eau douce sont des fan-toches peu inquiétants.

Il est d'autres hebdomadaires, d'autres livraisons, et ceux-là autrement dangereux! Ils ne se disent pas lectures "pour fillettes ou garçons", mais par leur titre et les romans policiers qu'ils publient, attirent

(Suite à la page 13)

(1) Le prix littéraire *Jeunesse* sera décerné en juin 1934.

# Le Jardin Zoologique de Québec

Par le Dr A. Brassard, B. Sc. V., directeur.

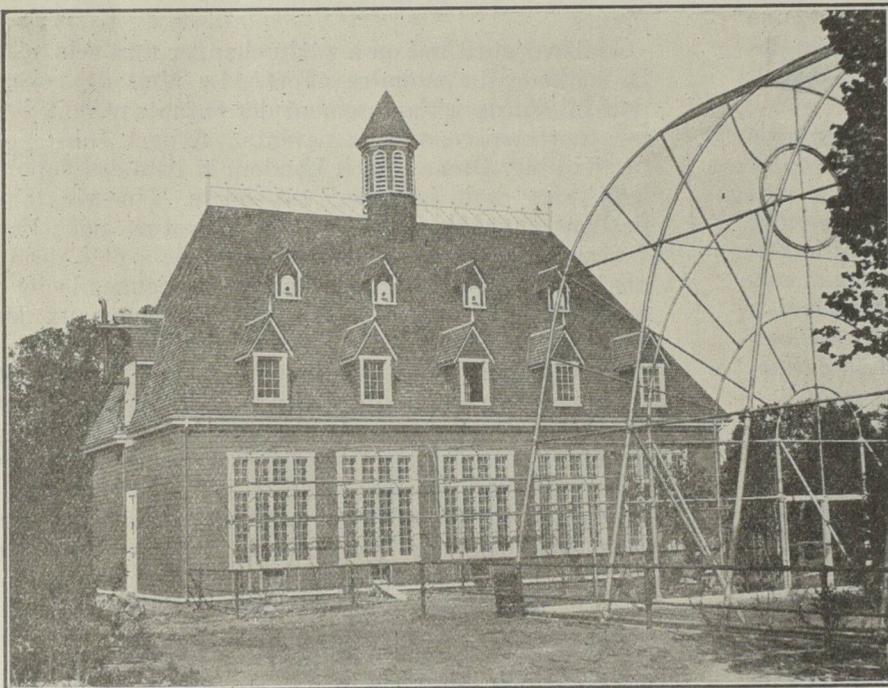
Ce jardin comprend deux sections : une ferme expérimentale et un parc d'acclimatation. La ferme expérimentale est destinée à l'élevage des animaux à fourrure, afin de promouvoir cette industrie dans la Province; le parc d'acclimatation renferme un certain nombre d'animaux sauvages canadiens gardés en captivité pour l'instruction de notre population.

Ce jardin, situé à quelques milles de Québec, (7) sur les hauteurs de Charlesbourg, a déjà commencé à attirer l'attention du public, et avec les années, surtout lorsque les bonnes seront revenues, l'on se propose de grouper, dans cet espace, tout ce qui est de nature à mieux faire connaître nos différentes espèces de la faune canadienne, et aussi pour y améliorer nos méthodes d'élevage des animaux qui fournissent les plus belles fourrures.

Le directeur de ce jardin zoologique, le Dr A. Brassard, prononçait récemment une courte causerie à la radio, au Poste CHRC, causerie que nous sommes heureux de reproduire ci-après, en l'accompagnant de quelques vignettes que nous devons à la courtoisie de la "Société Zoologique de Québec" :

L'intérêt que l'étude de la nature suscite partout,

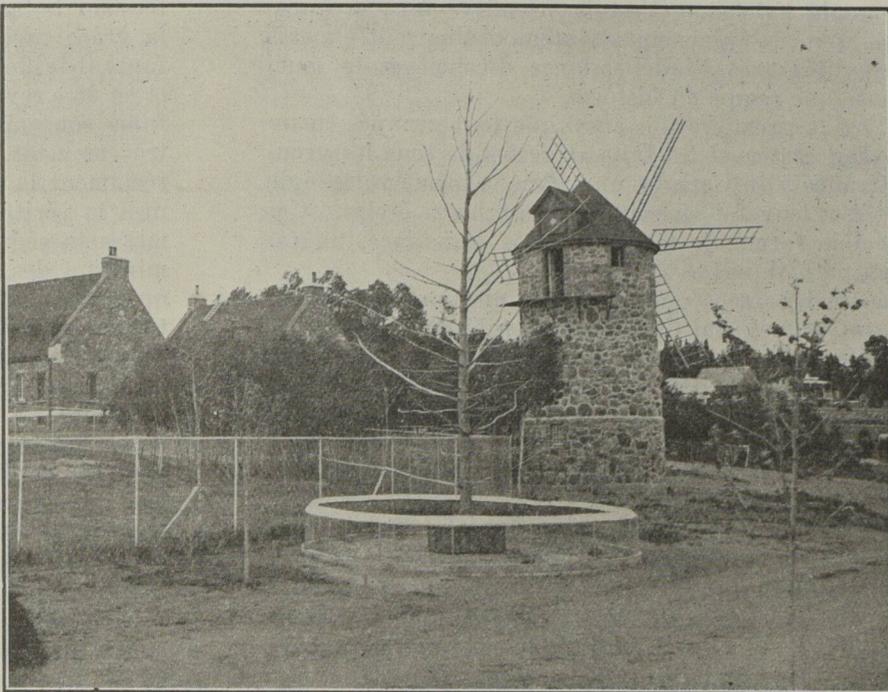
JARDIN ZOOLOGIQUE DE QUEBEC.



Quartiers d'hiver des oiseaux

Cliché de la Société Zoologique.

JARDIN ZOOLOGIQUE DE QUEBEC.



Moulin à vent et enclos.

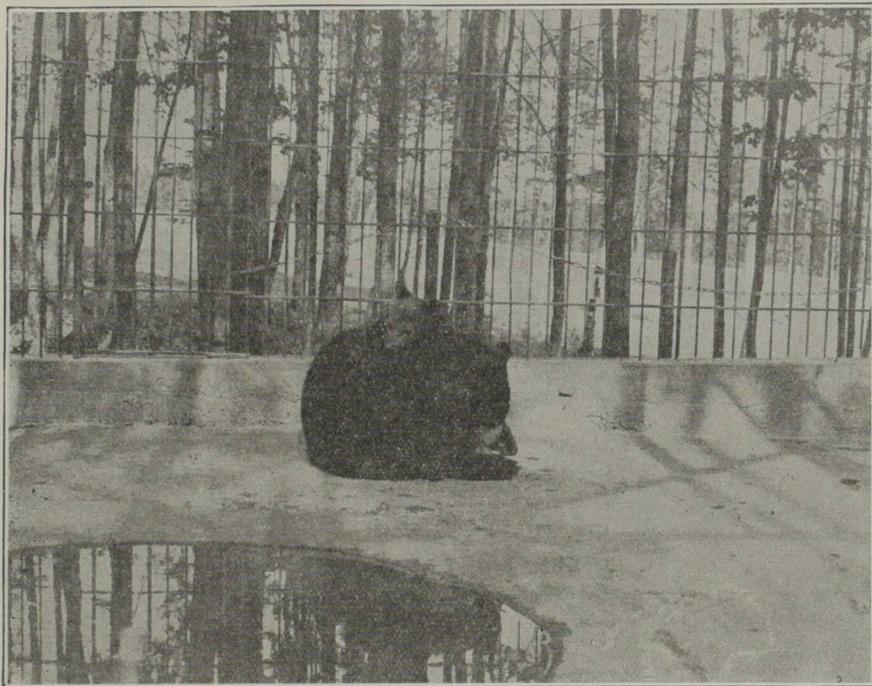
Cliché de la Société Zoologique.

depuis quelques années, nous cause chaque jour des surprises de plus en plus grandes. Les progrès que nous avons faits au cours de la dernière décade nous étonneront davantage, quand on songe que naguère notre population regardait les sciences naturelles d'un oeil si indifférent. Pour arriver à de tels résultats, il a fallu l'initiative et le dévouement de modestes éducateurs, qui se sont faits pour ainsi dire un devoir de réveiller le feu sacré et amener notre peuple à s'intéresser aux choses de la nature. Un si bel exemple ne pouvait passer inaperçu. Il devait faire germer dans l'esprit d'un homme, l'excellente idée de créer une oeuvre d'ensemble, où nous pourrions nous initier à l'étude de cette nature.

L'idée de la création d'un Jardin d'acclimatation n'est donc pas née spontanément. Au contraire, l'instigateur de cette grande entreprise y songeait depuis longtemps; mais en homme sage qui se dit que "tout arrive à point à celui qui sait attendre", il surveillait son heure pour entrer en action. Une occasion exceptionnelle et peut-être unique devait se présenter, quand il fut question pour les gouvernements de venir en aide aux éleveurs d'animaux à fourrure dans le mal-

LA CIGARETTE DUCHESSE est le choix des grands fumeurs.

## JARDIN ZOOLOGIQUE DE QUEBEC.



Mercédès jouant avec son jeune fils Tarzan

Cliché de la Société Zoologique.

heur, par la création d'une ferme expérimentale. L'occasion était trop belle pour la laisser passer avec indifférence. Aussi cet instigateur, n'en déplaie à sa modestie, je me permettrai de vous le nommer dans la personne de M. L.-A. Richard, sous-ministre de la Colonisation, de la Chasse et des Pêcheries, cet instigateur, dis-je, s'ouvrait un autre champ d'actions, qui lui permettait de concourir pour la plus grande part à la réalisation d'une oeuvre, laquelle est appelée à jouer un rôle important dans l'enseignement.

Outre la création d'une ferme expérimentale, plusieurs autres raisons déterminèrent les gouvernants à mettre à exécution l'idée de cet instigateur. La fermeture du jardin d'acclimatation du Kent House en était une première. Le chômage, en devenant une question d'importance capitale pour les gouvernements, en fournissait une deuxième, puisqu'en édifiant cette entreprise, nous devons contribuer à la diminuer, du moins dans une certaine partie du pays qui en avait grandement besoin. Enfin, et ce n'est pas la moindre, son utilité pour un peuple au point de vue récréatif, éducatif et scientifique, n'était nullement mise en doute, si on se base sur l'expérience des villes étrangères qui ont de telles institutions rendant des services fort appréciables à l'enseignement.

Fort de ses arguments, M. Richard n'eut aucune difficulté à obtenir l'ap-

pui de son dévoué ministre, l'honorable Monsieur Hector Laferté, qui se fit le champion de cette bonne cause en Chambre. L'honorable Ministre méritait une fois de plus toute notre admiration et notre reconnaissance pour les magnifiques succès qu'il obtenait à la Législature en se faisant autoriser à édifier cette oeuvre éminemment éducatrice.

Le choix du terrain et son aménagement devaient tout particulièrement attirer l'attention de l'instigateur. Aussi ne voulant pas prendre la responsabilité seul d'une décision aussi importante, il s'entoura d'un comité de fervents naturalistes amateurs pour travailler aux plans d'aménagement. Ces fervents de la première heure, qui nous ont apporté depuis une collaboration loyale et désintéressée, ont droit eux aussi à notre admiration et notre reconnaissance. C'est pourquoi je m'en voudrais de laisser tomber le nom de ces personnes dans l'oubli, quand une si belle occasion se présente de faire connaître par toute la province ces dévoués collaborateurs. Ce sont :

MM. Charles Frémont, avocat; Edgar Rochette, avocat et député; Johan Beetz; Thomas Fortin; Gérald Coote, avocat; Georges Maheux, entomologiste; Sylvio Brassard, architecte; Louis Chollet, paysagiste et Joseph P. Roy, voyageur de commerce.

Avant de fixer le choix du terrain, ce comité était

## JARDIN ZOOLOGIQUE DE QUEBEC



L'Enclos des Buffles. Sir Oswald, le chef du troupeau

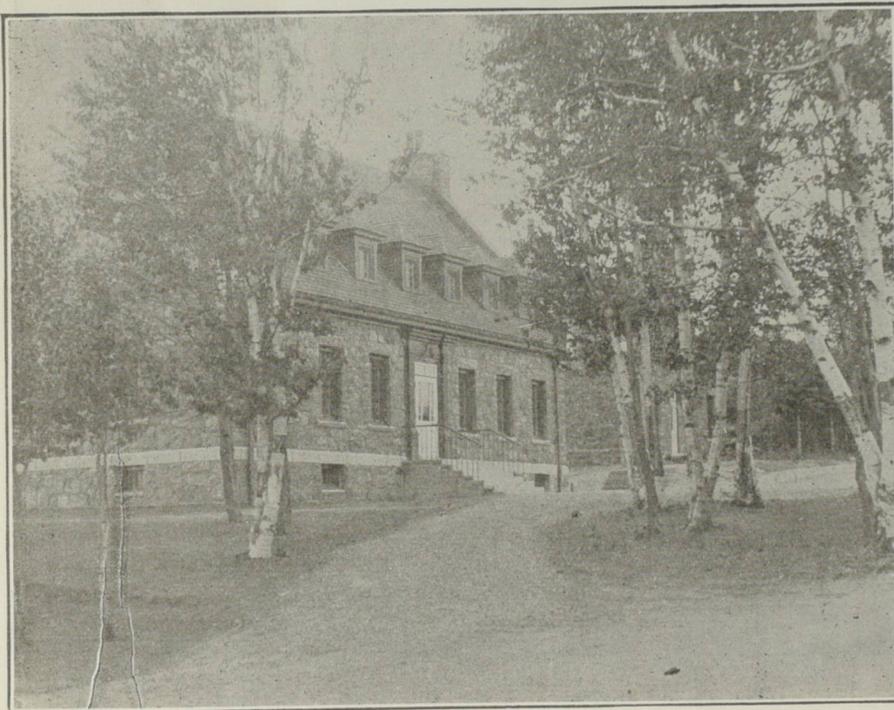
Cliché de la Société Zoologique.

**POUR UNE CIGARETTE DOUCE, SAVOUREUSE, DEMANDEZ LA DUCHESSE. FUMEZ LA DUCHESSE et CONSERVEZ LES MAINS DE BRIDGE. ECHANGEABLES CONTRE JOLIES PRIMES.**

d'avis que celui-ci devait répondre aux buts préposés. C'est aux environs d'une ville qu'un jardin d'acclimatation peut être le plus utile à tous points de vue. Un terrain sur les hauteurs de Charlesbourg d'où l'on peut voir la vieille cité de Champlain, le coeur même de notre province, répondait parfaitement aux besoins de l'heure. Facile d'accès en toute saison, à peine à 7 milles de la ville de Québec et longeant une de nos plus belles routes nationales (celle qui conduit aux Laurentides), ce terrain avait, par sa situation même, le grand avantage d'être desservi par les différents services d'utilité publique.

A première vue, le Jardin Zoologique de Québec fait penser à une ancienne forteresse, gardée par un mur en granit des champs sur lequel les rayons du soleil donnent ses meilleurs éclats. En franchissant la magnifique entrée centrale, ornée de grilles de fer forgé, le visiteur est agréablement surpris du panorama qu'il a sous les yeux. Toute cette grande étendue de terrain, sillonnée d'allées, est réservée pour un tapis vert, semé ici et là d'arbres, de massifs et de fleurs. Trois superbes maisons canadiennes et un vieux moulin à vent, flanqués d'un bosquet de bouleaux, constituent comme fond de scène à ce tapis de verdure. Cet ensemble répond admirablement bien à l'idée que l'instigateur de cette entreprise proposait — de reconstituer un village canadien du 18<sup>ième</sup> siècle entouré de sa faune. Mais si l'oeil est agréablement surpris par toutes ces choses, l'oreille ne l'est

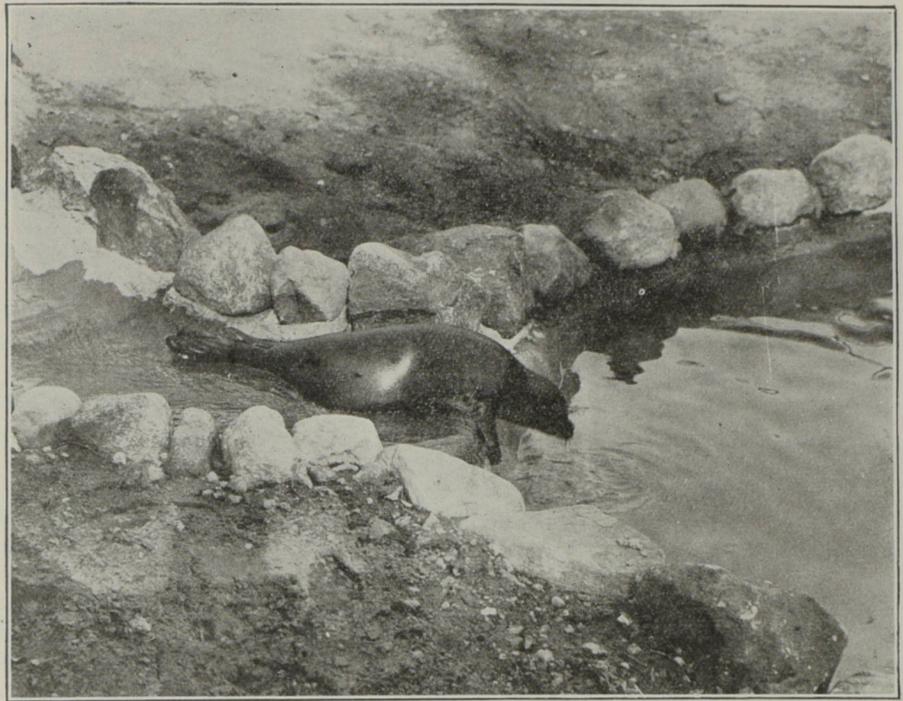
#### JARDIN ZOOLOGIQUE DE QUEBEC.



Le laboratoire.

Cliché de la Société Zoologique.

#### JARDIN ZOOLOGIQUE DE QUEBEC.



Les loups marins.

Cliché de la Société Zoologique.

pas moins par le bruit d'une chute à proximité. C'est la rivière DuBerger, dont les eaux traversent le Jardin dans sa largeur. Grâce au niveau de 80 pieds entre ses deux extrémités, ses eaux tombent de cascade en cascade pour se perdre au loin dans la rivière St-Charles.

Cette rivière nous offrait à plusieurs endroits des possibilités d'aménagement remarquables pour des attractions, tout en lui gardant le caractère de beauté de ses cascades. A son entrée sur le terrain, par exemple, elle présentait un faible élargissement qui était tout désigné d'avance pour un lac, où des oiseaux aquatiques peuvent évoluer à loisir sous les yeux des visiteurs.

Un peu plus bas, c'est un solide pont en pierre des champs qui unit les deux rives par une arche de 18 pieds, d'où nous pouvons voir une succession de bassins, dont deux pour les truites et l'autre pour les loups-marins. Au-dessus des deux premiers bassins, une passerelle rustique en cèdre, terminée par une espèce de terrasse, permet de voir évoluer ces poissons dans une eau claire et limpide.

La section de l'ornithologie comprend un refuge boisé pour les oiseaux aquatiques qui ont accès sur le lac, un kiosque en cèdre et à toit de chaume, où les visiteurs peuvent se reposer ou même faire pique-nique s'ils en sentent le désir. Elle comprend encore deux maisons, dont l'une sert de quartier d'hiver aux oiseaux et l'autre de laboratoire d'ornithologie.

(à suivre)

**LA CIGARETTE DUCHESSE est le choix des grands fumeurs.**

LE PORTER  
**“BOSWELL”**

EST UN TONIQUE

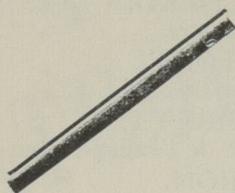
ET UN RECONSTITUANT

Il est Recommandé

comme tel

par tous les Médecins

- Matériel d'enseignement...
- Fournitures Scolaires...
- Mobilier...



LA MAISON

**Arthur Leblanc**  
 INC.

231 Blvd. des Fossés,  
 QUEBEC.

**Siège Social**

58, Craig Ouest,  
 MONTREAL.

A MONTREAL



LOGEZ AU.....

**PENNSYLVANIE**

(COIN ST-DENIS & STE-CATHERINE)

100%

à l'épreuve du feu

Situé au CENTRE de Montréal, près  
 des théâtres, des églises et des endroits  
 historiques, cet hôtel est le rendez-vous  
 préféré des touristes et des conventions.

**TARIF:** Chambre avec bain, 2 pers:.... \$3.00  
 Chambre sans bain, 1 per :.... 1.25  
 " " " 2 pers:.... 2.00

**HÔTEL PENNSYLVANIE**  
 MONTREAL

Tél.: 2-4576

**TASCHEREAU**  
 IMPRIMEUR

12 St-Nicolas,

Québec

**LA CIE**  
**F. X. DROLET**  
 QUEBEC

206, RUE DU PONT,

Tél.: 4-4641

Téléphone: 6890

**E. B. Côté**

Avec son expérience de 30 années dans

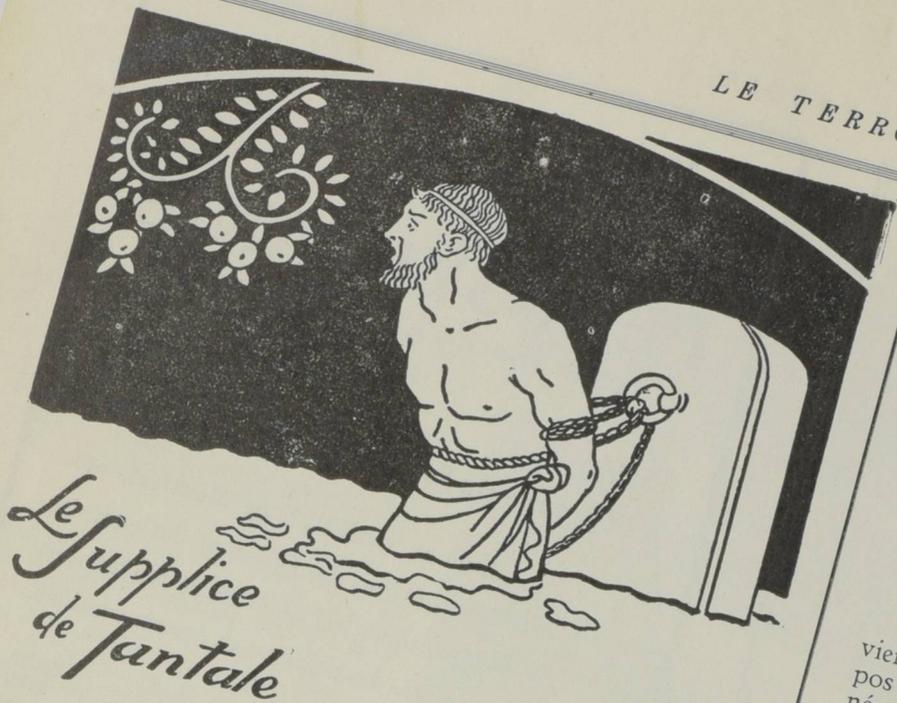
**LES ENSEIGNES ET DECORATION**

Vous assure le meilleur service en ville pour le prix.

87 Blvd. CHAREST,

QUEBEC

POUR UNE CIGARETTE DOUCE, SAVOUREUSE, DEMANDEZ LA DUCHESSE. FUMEZ LA DUCHESSE et CONSERVEZ  
 LES MAINS DE BRIDGE. ECHANGEABLES CONTRE JOLIES PRIMES.



## Le supplice de Tantale

Il éprouve ce supplice  
celui qui voit les autres  
se régaler de mets inter-  
dits à son estomac délabré.



Les causes de la dyspepsie sont nombreuses. La plus ordinaire, c'est l'ingestion rapide d'aliments lourds insuffisamment mastiqués et insali-vés. L'estomac ne supplée pas au travail inaccompli par la mastication; il se révolte et cause mille ennuis au mangeur affairé. Le pauvre estomac appelle à l'aide et **GASTRONAL** est tout indiqué pour lui porter le secours le plus efficace. **GASTRONAL**, salu-taire au système digestif, soulage donc le dyspeptique du mal éternel pour Tantale.



# GASTRONAL

rendra votre digestion parfaite

UNE PRÉPARATION DU  
DR. J.-O. LAMBERT, Limitée  
2234-2236 rue St-Antoine

Montréal  
(DROITS RÉSERVÉS)

LA CIGARETTE DUCHESSE est le choix des grands fumeurs.

## LE MOUVEMENT du RETOUR À LA TERRE

Le département de la Colonisation vient de publier une brochure très à propos contenant tous les renseignements nécessaires aux futurs colons. Cette brochure de format 3 x 6 est adressée gratuitement à tous ceux qui en font la demande en s'adressant comme suit :

Département de la Colonisation,  
HOTEL DU GOUVERNEMENT,  
QUEBEC, P. Q.

## DEPARTEMENT DE LA COLONISATION DE LA CHASSE ET DES PECHERIES

L'HON. HECTOR LAFERTE,  
Ministre.

M. L. A. RICHARD,  
Sous-Ministre.

M. C. L. DUFORT,  
Ingénieur-en-chef.

M. A. O. BARRETTE,  
Assistant de l'Ingénieur-en-chef.

M. J. E. GARON,  
Surintendant du Service des Terres.

MM. THEODORE MERCIER et  
OSCAR DESGAGNE,  
Assistants.

M. SAM MARCOTTE,  
Directeur du Retour à la Terre.  
(Plan Gordon).

M. GEORGES BELLEAU,  
Secrétaire du Service de la Coloni-  
sation.

M. J. G. MOREL,  
Comptable.

M. H. MAGNAN,  
Publiciste et Agent-Colonisateur.

Vous atteindrez  
**Un Double But**  
en confiant  
vos travaux de

Reliure,  
Photogravure

ou

Impressions

à

**L'ACTION  
CATHOLIQUE"**

D'abord, vous encouragez  
l'Institution qui défend vos  
intérêts religieux et nation-  
aux...

Ensuite, vous vous assurez  
d'un travail soigné, de prix  
fort raisonnable et du maxi-  
mum de satisfaction.

# École Technique

de Québec

185 BOULEVARD LANGELIER

TELEPHONE: 3-3313

●  
Préparation aux carrières industrielles  
Outillage perfectionné

Ateliers modernes —  
Enseignement Bilingue.

## ● COURS DU JOUR

### 1° COURS TECHNIQUE :

cours de formation générale et technique pré-  
parant aux carrières industrielles. (quatre  
années d'études).

### 2° COURS DES METIERS :

cours préparant à l'exercice d'un métier en  
particulier (deux années d'études).

### 3° COURS SPECIAUX :

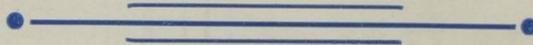
ou cours abrégés de mécanique-automobile  
dont la durée est de cinq mois et qui se ré-  
pètent deux fois durant l'année scolaire.

### 4° COURS DU SOIR :

comprenant de nombreux cours libres pour  
les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de  
suivre un cours industriel complet.

● ●  
**Prospectus sur demande**  
● ●

Construite au cours des années 1910-1911, en  
opération depuis octobre 1911. L'École Technique  
de Québec commencera sa vingt-cinquième année  
scolaire en septembre 1935. : : :



# L'ESSENCE SUPREME

FABRIQUEE A QUEBEC, depuis 1918,  
par la COMPAGNIE CARON, Enr.

L'Essence "SUPREME" permet de fabri-  
quer en quelques minutes un sirop d'une saveur  
d'érable exquise.

Elle produit une saveur riche et délicieuse et  
de beaucoup supérieure aux essences de vanille,  
citron et autres.

En vente chez tous les bons épiciers.

Si vous ne pouvez vous la procurer envoyez-  
nous 0.25 et vous recevrez par la malle notre  
bouteille de 2 onces avec recettes faciles.

DEMANDEZ toujours.....

COMPAGNIE CARON, Enr.  
EDIFICE CARON  
130 St-Vallier, (entrée: 5, Vallière)  
QUEBEC

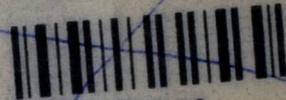
L'ESSENCE  
SUPREME



National Library of Canada  
Bibliothèque nationale du Canada



3 3286 50407 3798



~~160631~~